



PARUTION TRIMESTRIELLE JUILLET 2009

LE HAUT PAYS

JOURNAL DE LA ROYA-BÉVÉRA - N°75



**SOSPEL ET LE TOUR DE FRANCE
LES FAMILLES IPERTI ET IPERT
A STACADA D'BREÏ : RETOUR EN IMAGES**

UNE RANDONNÉE DE TENDE A VERNANTE
LA BRIGUE : LE DÉLICIEUX PAIN DU VILLAGE
MORIGNOLE : LE CURE DON ANTONIO ALBERTI
CANARESSÉ : LE DERNIER FERMIER

Distribution
par l'éditeur
PRIX 6 €

BIBLIOGRAPHIE

◆ **LA CASA DEL PONTE**, un ouvrage de 326 pages, format 16,5 x 23,5 cm, relié sous couverture souple, en langue italienne, illustré de photos anciennes et contemporaines en noir et en couleurs, ainsi que d'un arbre généalogique. Luigi Iperiti, auteur de l'article publié dans le précédent numéro du « Haut-Pays » et dans celui-ci sur les origines des familles Iperiti de Piène, a consacré un ouvrage détaillé à ce sujet. La chronique familiale des Iperiti sert de fil conducteur au travers de récits d'autrefois, de recherches historiques sur les villages de Piène, Olivetta, Libre et leurs hameaux, de souvenirs des deux guerres mondiales et du rattachement à la France d'une partie de ces anti-ques terres génoises de la Moyenne Roya. *Contact : E-mail : luigi.iperti@techint.it*

◆ **ECHOS DU MERCANTOUR**, un nouveau magazine de 40 pages, format 21 x 29,7 cm, illustré en couleurs, consacré à des sujets d'actualité sur les vallées situées autour du massif du Mercantour. Le premier numéro comporte plusieurs échos sur Breil, La Brigue et Tende, ainsi qu'une page rétrospective sur Aimable Gastaud et le rattachement de la Haute Roya à la France. *Le numéro : 4,50 euros en kiosque. Contact : Echos du Mercantour, 58 rue Cagnoli, 06450 St.Martin-Vésubie, tél. 09 74 76 79 96, internet : www.echos-mercantour-fr*

◆ **BROUAA**, un bulletin mensuel de 8 pages, format 29,5 x 42 cm, sur les informations pratiques, associatives, la culture et les spectacles à Sospel et aux environs. *Le numéro : 0,50 euros, l'abonnement pour l'année : 30 euros. Contact : Autrement Dit, colline Ste.Sabine, 06380 Sospel, tél. 06 87 74 65 46, E-mail : brouhaha.info@orange.fr*

Ce magazine local est publié avec le soutien de
la caisse régionale et des caisses locales du
Crédit Agricole Provence Côte d'Azur



VOUS ÊTES DIFFÉRENTS, NOUS AUSSI

Dans nos vallées, bureaux à

TENDE

4, avenue du 16 septembre 1947 Tél. 0826.27.05.93

BREIL-SUR-ROYA

Place Biancheri Tél. 0826.27.05.91

SOSPEL

Rue Cabaïa Tél. 0826.27.05.92

PRINCIPAUX POINTS DE VENTE DE LA REVUE « LE HAUT-PAYS »

NICE : Librairie Rontani (5, rue Alexandre Mari), Librairie La Source (5, rue Bonaparte).

MENTON : Maison de la Presse (ave. de Verdun), Librairie de la Presse (place St.Roch), Société d'Art et d'Histoire du Mentonnais.

Chez les dépositaires de presse des villages suivants : **TENDE, LA BRIGUE, FONTAN, BREIL-SUR-ROYA** et **SOSPEL**.

A la station-service Total de **BREIL-SUR-ROYA**.

SOMMAIRE DU NUMERO 75

| | |
|---|----|
| LE TOUR DE FRANCE EN ROYA-BEVERA | 3 |
| LES FAMILLES IPERTI ET IPERT 2 : A LA RECHERCHE DE NOS ORIGINES DANS L'ANCIENNE COMMUNAUTE DE PIENE | 14 |
| UNE RANDONNEE DE TENDE A VERNANTE | 18 |
| LA BRIGUE : LE DELICIEUX PAIN DU VILLAGE | 22 |
| MORIGNOLE : LE CURE DON ANTONIO ALBERTI | 24 |
| CANARESSE : LE DERNIER FERMIER | 26 |
| ROYA-BEVERA MAGAZINE..... | 28 |
| A STACADA DE BREIL 2009 : RETOUR EN IMAGES | 30 |

Ont collaboré à ce numéro :

- Mmes. Annick AST, Michèle BENVENUTTI, Christine HENOU MAILLART, Touraine MANDO, Céline MOSCONI SAVI ;

- MM. Nino ALLARIA-OLIVIERI, Jean-Louis ANSALDO, José BANAU DO, Raoul BARBES, Michel BRAUN, Georges FAYE, Gilbert GNECH, Luigi IPERTI, Gilles LENTULO, Rémy MASSEGLIA, Jean-Louis MEYTRAL, Armand OLIVIERO ;

- Association des Amis de la Crèche, Parc national du Mercantour.

En couverture :

- Le " Tour de France " dans la " Boucle de Sospel ".

Collection Gilbert GNECH

- La " Stacada " 2009 à Breil-sur-Roya.

Photo Rémy MASSEGLIA

Dépôt légal : juillet 2009

Tarif des abonnements :

25 euros pour 6 numéros (parution étalée sur deux années).

Directeur de la publication : Michel BRAUN

Revue Le Haut-Pays

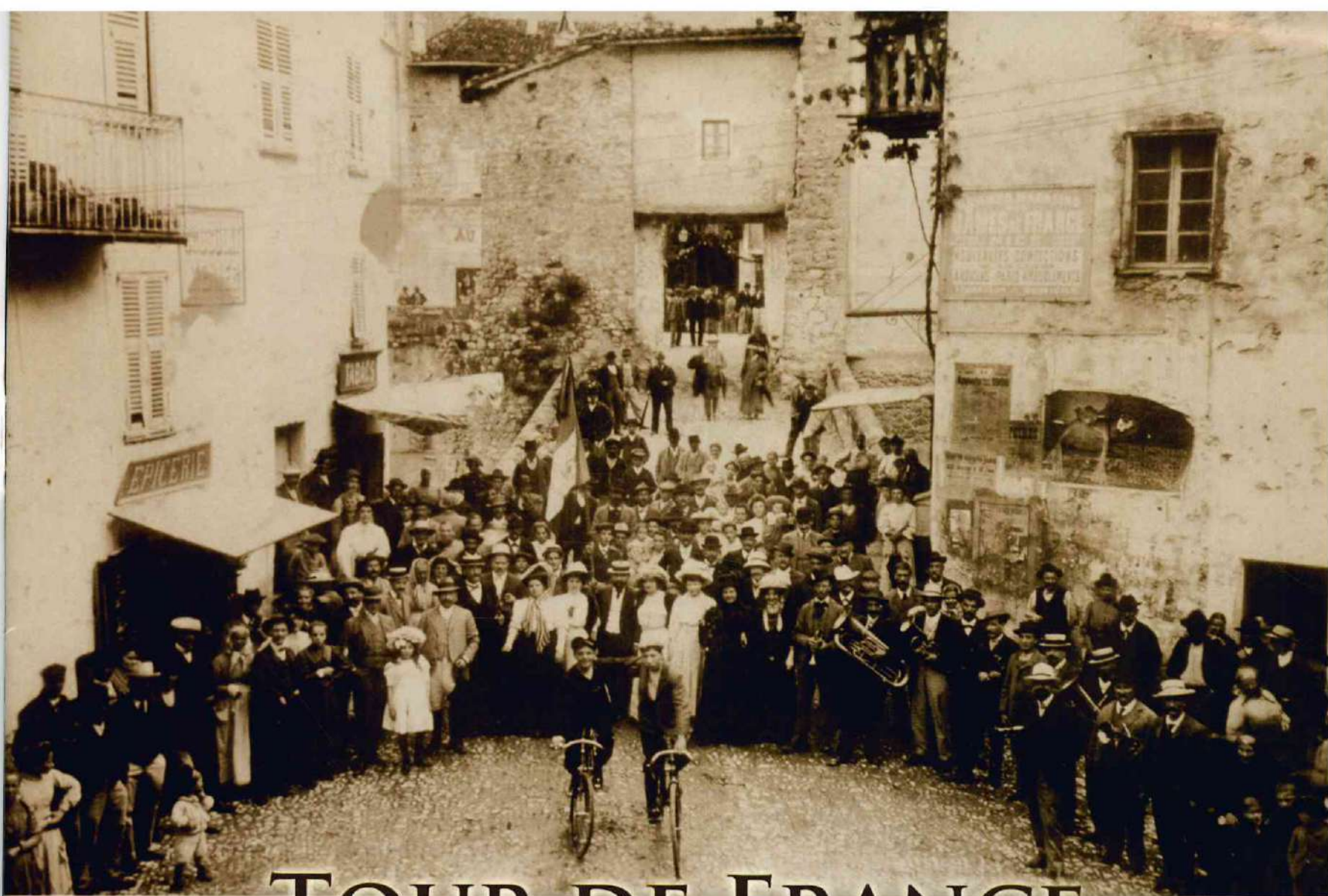
223 route de la Monta, BP 52

06540 Breil-sur-Roya

Téléphone : 04 93 04 46 91 / Télécopie : 04 93 04 92 23

Numéro CPPAP : 0511 K 88012

Imprimerie : TTG, zone industrielle du Careï, 06500 Menton



TOUR DE FRANCE

LES VALLÉES DE LA ROYA ET DE LA BÉVÉRA ACCUEILLEN LE TOUR - PAR GILBERT GNECH

QUAND LE TOUR DE FRANCE PASSAIT PAR SOSPEL

Cette année, le départ du Tour de France est donné à Monaco. Ce n'est pourtant pas la première fois qu'il fréquente notre région. Le franchissement des cols — Braus, Castillon, voire Tende, Brouis et Turini — a longtemps marqué son histoire, à tel point que la presse a nommé « boucle de Sospel » la partie d'étape qui traversait ce village. L'arrivée était jugée sur la côte, à Marseille, à Nice ou à Cannes, mais un public passionné de vélo aimait à venir encourager les coureurs dans la montée des cols et la traversée des villages du parcours.

NAISSANCE DE LA « BOUCLE DE SOSPEL »

La création du Tour de France remonte à 1903, à l'initiative du journaliste Géo Lefèvre et d'Henri Desgrange, ancien coureur et directeur du quotidien sportif *L'Auto-Reliant* au début les six plus grandes villes de France, l'itinéraire s'étend rapidement : dans sa quatrième édition, il atteint Nice ; dans sa neuvième édition, en 1911, il s'intéresse aux grands cols alpins et, pour la première fois, l'étape Nice - Marseille effectue une boucle par les cols de Castillon et de Braus. Aux dires des spécialistes, c'est un parcours difficile car le col de Castillon, malgré sa faible altitude en comparaison des grands cols alpins ou pyrénéens, présente un pourcentage de montée compris entre 6 et 9 % sur 15 kilomètres ; celui de Braus, entre 8 et 10 % sur 11 kilomètres et des passages à 12 %. Le départ est donné de Nice à... 3h du matin ! La traversée de Sospel est prévue vers 4h30, où un contrôle de signatures est installé. Quant à la population locale, malgré l'heure matinale, elle se mobilise pour accueillir l'événement et encourager les coureurs d'équipes comme les « isolés », c'est-à-dire les engagés individuels. Le docteur Truchi est présent pour soigner les éventuels

blesés ; le mécanicien Miro met ses outils et son atelier à disposition pour les réparations. Il y a, bien sûr, tout le Conseil municipal, le Cercle Républicain, la jeune Société Vélo-Sport Sospelais au grand complet avec ses dirigeants (MM. Domerego, Vallaghé et Charpentier), la Musique Municipale, mais aussi un détachement du 27^e Chasseurs, la gendarmerie, la douane, etc... On peut lire dans *Le Petit Niçois* du 14 juillet : « À Sospel, le contrôle volant sera tenu par M. Maïssa, Albert Domerego, François Valloghi et Henri Boglio, devant le Bar de la Poste où un arc de triomphe sera élevé. Ajoutons que la municipalité de Sospel a offert 100 francs aux organisateurs et que M. Albert Domerego, de Sospel, offrira 10 francs au premier isolé français arrivant au contrôle et 10 francs au dernier isolé à ce même contrôle ».

Ce sera ainsi une tradition constante : tout au long du parcours, municipalités, associations diverses, commerces ou simples particuliers offrent des primes aux premiers à passer en tel ou tel point, ou bien aux individuels pour les aider à financer leur participation au Tour.

Pour cette première boucle, les coureurs passent groupés au sommet du Castillon, et Émile Georget franchit en tête le Braus. S'il n'y a pas d'incident grave à rapporter, on retiendra la chute d'Ernest Paul à cause d'une fondrière dans la descente sur Sospel. Sa jante avant se brise et il doit marcher 5 km, le vélo sur l'épaule, pour atteindre le village afin de la réparer car, à cette époque, il n'est pas question de changer de vélo. Le règlement est draconien : un coureur n'a droit qu'à une seule machine, poinçonnée au départ de Paris ; en cas d'incident technique, il doit la réparer lui-même, sans aucune aide extérieure. Quant à François Lafourcade, il a encore moins de chance : trois crevaisons d'abord avant Menton, où il passe pourtant dans le peloton de tête, puis une jante brisée à Monti :



Un groupe de coureurs au pied des ruines du premier village de Castillon (Photo Miroir des Sports 1929).

il effectue 15 km à pied et parvient à Sospel à 7h33 pour n'en repartir qu'à 11h sous les encouragements des Sospellois. Épuisé par sa longue marche, il doit finalement abandonner la course.

En 1913, le trajet du Tour s'inverse. La boucle se présente dorénavant en fin d'étape, ce qui en augmente la pénibilité, d'autant plus que la montée du col de Braus par L'Escarène est plus longue que par Sospel, qu'elle se fait en plein soleil et que la descente sur le village ne laisse pas vraiment aux coureurs le temps de souffler avant d'attaquer le Castillon. *La Côte d'Azur sportive* du 13 juillet détaille avec précision la partie qui nous intéresse dans l'étape Aix-en-Provence - Nice :

NICE, 261 km. — Contrôle fixe au Riviera Glacier, place Masséna, sous la direction de M. Ardoin, correspondant de *L'Auto*, assisté du Comité des Sports et des Fêtes et des Sociétés sportives. Une tribune sera édiflée pour la Municipalité qui assistera au passage de la course. Afin d'aller retrouver la route de Sospel, on traversera Nice par l'itinéraire suivant : au monument Ferber à droite, promenade des Anglais ; à côté du square Masséna, obliquer à gauche dans l'avenue Masséna ; traverser la place Masséna et à côté du Riviera Café-Glacier (contrôle), s'engager sur l'avenue Félix-Faure, le quai St-Jean-Baptiste ; à droite, sur le troisième pont — pont Barla — afin de franchir le Paillon. De l'autre côté du torrent, virer aussitôt à gauche sur le boulevard Risso et remonter ensuite vers les Abattoirs tout le long du Paillon. Sol en mauvais état.

LA TRINITÉ-VICTOR, 268 km. — Franchir le pont sur un affluent du Paillon et continuer en face en suivant les rails du tramway.

DRAP, 271 km. — Le sol de la route est très médiocre.

LA POINTE DE CONTES, 273 km. — À côté de l'Auberge de la Pointe, tourner à droite sur la route de L'Escarène. Virage en Z sur un pont afin de franchir le Blausac.

COL DE NICE, 279 km. — Virage très court dans la montée dont le pourcentage va de 4 à 8 % (Altitude 380 m.)

L'ESCARÈNE, 281 km. — Courbe à droite sur le pont du Paillon qu'il faut franchir. Le sol de la route, franchement mauvais maintenant, laissera beaucoup à désirer jusqu'aux approches du col. Les travaux nécessités par la construction de la nouvelle ligne de chemin de fer Nice - Turin et qui doivent durer plusieurs années, ne laissent pas prévoir une amélioration prochaine.

TOUËT DE L'ESCARÈNE, 283 km.

AUBERGE SAINT-LAURENT, 283 km.

COL DE BRAUS, 291 km. — Altitude 999 mètres, pourcentage maximum : 12 %. Si la montée est mauvaise, la descente, en revanche est bonne.

FORT DU BARBONNET, 294 km.

COL DE SAINT-JEAN, 296 km.

SOSPEL, 302 km. — Contrôle sans ravitaillement au Café de La Poste, route

Nationale, sous la direction de M. Maïssa correspondant de *L'Auto*, assisté de la Société de Préparation Militaire. Virer à droite après le Cimetière. Suivre le quai qui longe la Bévéra sans traverser aucun pont. À côté de l'Hôtel du Touring-Club, tourner brusquement à droite à angle droit vers la gare. À côté de l'Hôtel de la Gare, obliquer à gauche et attaquer la montée du Col de Castillon.

SOURCE DE LA CINIERA, 305 km.

COL DE CASTILLON, 309 km. — Quitter la ligne droite qui semble se diriger vers le vieux Castillon et virer franchement à gauche sous le tunnel.

PONT DU CAREÏ, 314 km. — Attention au chemin de fer électrique Menton - Sospel qui coupe plusieurs fois la route à angle aigu. Descente rapide, tournants dangereux.

MONTI, 319 km.

MENTON, 268 km. — On suit le Careï jusque sur l'avenue de la Gare, ensuite à droite sur le jardin public, avenue Carnot, route Nationale ; avoir bien soin de conserver la route de droite jusqu'à La Turbie.

ROQUEBRUNE, 331 km. — À la branche de la corniche devant le Golf-Club à droite.

LA TURBIE, 339 km. — Suivre la grande route.

COL D'EZE, 344 km. — Altitude 540 m. Pente maxima : 8 %.

NICE, 356 km. — Contrôle d'arrivée. — On arrive par la descente de La Turbie et on entre en ville par la route de Gênes. On traverse la place Risso en obliquant à droite, puis on obliquera à gauche vers les allées du boulevard Risso.

L'arrivée réelle se fera sur lesdites allées en face l'hôpital Sainte-Croix. L'avenue sera réservée aux coureurs (aucune voiture, même officielle, n'y pénétrera).

Le service d'ordre sera assuré par des gardes champêtres. Pour se rendre au contrôle de la signature, on se dirigera vers la place Masséna par le pont Barla, à gauche par le quai Saint-Jen-Baptiste et l'avenue Félix-Faure, qui lui fait suite.

Le contrôle de signature sera placé au Café Pomel, place Masséna.

Toutes les opérations de l'arrivée seront placées sous la direction de M. Ardoin, correspondant de *L'Auto* à Nice, assisté du Comité des Fêtes et des Sports. M. Vannier chronométrera les arrivées, de concert avec le chronométriste officiel de l'épreuve.

L'horaire indicatif prévoit le passage à Nice pour 12h15, à Sospel pour 13h15 et l'arrivée pour 15h10 ; en réalité, il a fallu 3h 54' 53" pour parcourir les 95 kilomètres de la boucle, soit près de 25 km/h de moyenne. Malgré le mauvais état de certaines portions de la route, le poids des machines (près de 15 kilos), les crevaisons fréquentes et l'obligation de démonter et retourner la roue pour changer de braquet (car l'utilisation du dérailleur vient d'être interdite), c'est une bonne performance.

Pour la petite histoire, c'est Firmin Lambot qui passe tous les cols en tête et remporte l'étape, alors que tout le monde s'attend à la victoire du Belge Marcel Buysse, qui a fait un début de Tour remarquable ; hélas, celui-ci brise sa fourche dans l'Estérel et perd ainsi plusieurs heures avant de pouvoir repartir.

L'APRÈS-GUERRE

Le Tour est bien évidemment interrompu par les hostilités. Il reprend en 1919, sur des routes en partie défoncées par les combats dans le Nord et l'Est de la France. De plus, le monde cycliste a été décimé par la guerre. On est loin des 154 partants de 1914 : ils ne sont que 69 au départ de Paris. Et comme les coureurs sont loin de posséder une bonne condition physique car ils viennent juste d'être démobilisés, il n'en reste que 13 pour disputer la 9^e étape Marseille - Nice par Sospel. L'italien Luigi Lucotti impose un rythme effréné jusqu'au village, mais il crève à deux reprises dans la montée et la descente du Castillon, devant céder la victoire au français Honoré Barthélémy. Cette année-là, au contrôle de Sospel, la population organise une collecte qui rapporte 35 francs, offerts aux deux derniers pour les encourager ! Et une jeune fille distribue des pêches aux coureurs lorsqu'ils s'arrêtent pour signer le registre de passage.

Nous ne raconterons pas toutes les éditions du Tour de France, ce n'est pas notre but. Retenons simplement quelques faits marquants liés à la vallée de la Bévéra.

De 1921 à 1927, la « boucle de Sospel » fait partie de l'étape Toulon - Nice, ce qui évite désormais de rouler de nuit en fixant le départ à 6h. Au fil des années, la foule se fait de plus en plus dense, surtout au sommet du col de Braus considéré comme la phase décisive du parcours. Les quotidiens *Le Petit Niçois* et *L'Éclaireur de Nice* y organisent des excursions en autocars pour assister au passage des coureurs ; ils affichent complet chaque année. De même, on peut voir en nombre les Chasseurs Alpains et l'Infanterie qui stationnent dans les forts et casernes des environs ; que ce soit au sommet des cols ou à Sospel, leurs fanfares ponctuent le passage des coureurs. En 1923, un journaliste décrit en ces termes le spectacle qu'il découvre au Braus :

« Voici le sommet ! C'est un spectacle d'une richesse pittoresque et bizarre : dans ce site sauvage, un peuple étrange, vêtu de cache-poussière et les yeux protégés par de grosses lunettes noires, a planté sa tente le long de la route. On compte plus de 300 autos — car ce peuple est celui des automobilistes — et le nombre des curieux approche le cinquième mille ; de véritables grappes humaines s'accrochent aux aspérités du terrain et bientôt une ovation formidable s'élève de cette foule. »

Foule qui, dans sa passion, ne laisse qu'un étroit passage par lequel les cyclistes peinent à se faufiler. Parfois même, les coureurs sont effrayés des réactions possibles de leurs admirateurs : l'italien Bottecchia, en 1924,

a parcouru l'étape avec le maillot violet de sa marque au lieu du maillot jaune auquel il avait droit ; on a affirmé qu'il craignait que la multitude de transalpins venus l'applaudir ne l'arrête dans sa course pour le porter en triomphe. On peut pourtant avancer une autre explication plus crédible : certains de ses compatriotes avaient eu l'idée de récompenser Bottecchia pour ses performances depuis le début du Tour (il portait le maillot jaune depuis le départ de Paris), et Mussolini s'était inscrit en tête de liste des souscripteurs ; cela a évidemment déplu aux antifascistes de la région niçoise, qui ont adressé des menaces au coureur. D'où très certainement cette volonté de rester le plus anonyme possible pendant le parcours dans notre département.

Il arrive parfois que des spectateurs maladroits fassent chuter un coureur, comme ce fut le cas pour André Devauchelle en 1927, peu après le sommet du Braus. Ou bien, c'est la faute de voitures des suiveurs amateurs, qualifiés de véritable « plaie de la course » par *L'Éclaireur de Nice*, telle celle qui heurte Sébastien Piccardo dans la montée du Braus en 1928 ; accident finalement sans gravité pour le Français, mais il perd 25 précieuses minutes à réparer sa machine.

Des sportifs amateurs précèdent ou suivent également les coureurs dans leur parcours, autre source d'accidents : en 1923, dans la descente du Castillon, un jeune cycliste de Monaco admirateur d'Henri Pélissier est renversé par une voiture qui suit la course ; la gravité de ses blessures nécessite son transport à l'hôpital Saint-Roch de Nice. D'autres fois, cela débouche sur quelques gags, comme celui rapporté par *Le Miroir des Sports* en 1925 :

« La mode veut, sans doute, aux environs de Nice, que les cyclistes, tout au moins à l'occasion du Tour de France, portent des maillots de couleur ; nous en avons vu des centaines dans la boucle de Sospel, qui dévalaient avec un pantalon long, mais semblables par le torse, à des touristes-routiers. Le public, qui s'y trompait, les applaudissait. Deux d'entre eux réussirent à glisser sous l'œil des gendarmes et terminèrent sur la ligne d'arrivée derrière Frantz. »

À Nice précisément, le public, qui a déjà assisté au premier passage des coureurs avant l'ascension des cols, attend fébrilement l'heure de l'arrivée au vélodrome. Des compétitions régionales sont organisées pour le faire patienter et on diffuse des nouvelles de la boucle à l'aide de crieurs publics, et plus tard de haut-parleurs. Mais, avant la radiodiffusion des années Trente, comment savoir ce qui se passe du côté de Sospel ?


Un service d'information est mis sur pied par les journalistes locaux qui se relaient au téléphone et au télégraphe. Toutefois, ils peuvent seulement appeler lors de la traversée des villages — quand ils obtiennent la ligne. Aussi en 1927, a-t-on eu l'idée d'utiliser des pigeons voyageurs depuis les cols même, afin que les Niçois soient informés encore plus rapidement des incidents de la course.



Changement de braquet avant l'escalade du Braus
(Photo Miroir des Sports 1929).

TOUR DE FRANCE 1913

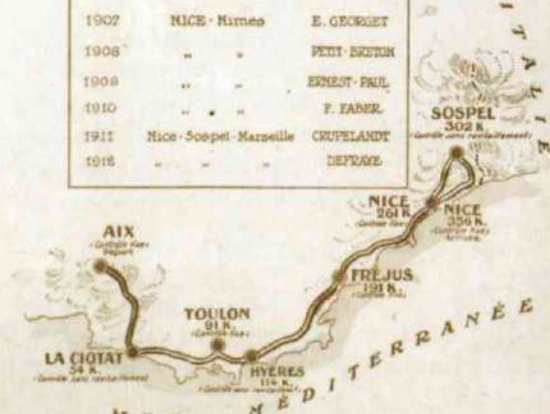
Édité par le PNEU CONTINENTAL



LETURGIE
Pneumatique CONTINENTAL
Equipé Automoto

| PALMARÈS: | | |
|-----------|---------------------------|-------------|
| 1907 | NICE - Miran | E. GEORGET |
| 1908 | " " | PEYI-BRETON |
| 1909 | " " | ERNEST-PAUL |
| 1910 | " " | F. FABER |
| 1911 | Nice - Sospel - Marseille | GRUPELANDT |
| 1912 | " " | DEFRAYE |

| HORAIRE PROBABLE: | |
|-------------------|-------------------------------|
| Aix | 9 ^e Etape 31.30 m. |
| La Ciotat | 5 h 15 |
| Toulon | 6 h 35 |
| Hyères | 7 h 20 |
| Frejus | 9 h 50 |
| Nice | 12 h 15 |
| Sospel | 13 h 15 |
| Nice | 15 h 10 |



Parcours de l'étape Aix - Sospel - Nice,
Tour de France 1913.



Publicité de l'équipe Automoto - Hutchinson montrant les coureurs dans l'ascension du col de Castillon.

Avec l'engouement du public, les prix accordés aux sportifs augmentent. En 1924, par exemple, la collecte menée à Sospel par M^{lles} Arient et Gnech rapporte 65 francs ; la Municipalité y ajoute 20 francs et M. Domérego de l'Hôtel des Étrangers 10 francs. Ce sont les poulains régionaux du *Petit Niçois* qui en profitent : 40 francs pour Emmanuelle Luigi, 30 pour Henri Ferrara et 25 pour Louis Millo.

Il faut bien cela pour redonner un peu de baume au cœur des coureurs. Car la « boucle de Sospel » tout comme l'ensemble de l'épreuve leur paraissent de plus en plus durs. Le célèbre reporter Albert Londres couvre le Tour en 1924 pour le compte de *Paris-Soir* ; il revient de visiter le bagne de Cayenne dont il a dénoncé l'horreur, et lance la formule « les forçats de la route » pour désigner les coureurs. À sa suite, d'autres voix s'élèvent dans la presse pour plaindre les cyclistes. Albert Pitois, dans *Le Petit Niçois* du 7 juillet 1927, commente en ces termes le passage du Braus au pic de la chaleur estivale :

« Ce fut émouvant : les hommes peinèrent comme des bêtes dans les lacets sans fin, dans les montées, sur ce véritable calvaire ! Les « littéraires sportifs » penseront sans doute que ce fut beau, que ce fut grand et magnifique ! Nous pensons simplement que ce fut antisportif ! [...] L'impression générale qui se dégage est que la grande épreuve est trop dure, et que M. Desgrange a tort de croire que, si le Tour n'existait pas, il faudrait l'inventer. Trop dur par sa durée, trop dur par le nombre de ses étapes et trop dur aussi par ses difficultés sans nombre. »

Tel n'est pas l'avis de *L'Éclair* de Nice, qui prend la défense du directeur du Tour :

« Si, entre toutes les compétitions sportives, le Tour demeure unique, c'est qu'il permet des actes de véritable héroïsme. [...] Mais ne commettons pas l'erreur et l'injustice de présenter les organisateurs comme des tortionnaires, multipliant, avec une joie maligne, les rigueurs de la course. Ne condamnons pas un règlement qui a le mérite de sacrifier quelque peu le spectacle au sport pur. »

LA « BOUCLE » ENTRE DANS LA LÉGENDE

Pendant deux ans, les deux quotidiens régionaux rivaux se livrent ainsi à une guerre de communiqués. Ce ne sont certes pas ces critiques-là qui inciteront Henri Desgrange à introduire des modifications dans le Tour, mais le fait est qu'à partir de 1929 jusqu'en 1936, la « boucle de Sospel » est inscrite dans une étape Cannes - Nice, puis Nice - Cannes, ramenée à un peu plus de 130 kilomètres. Cela relance également l'intérêt de la course ; débarrassée d'un long prologue routier, elle devient un véritable parcours

pour grimpeurs, mené à vive allure. Le spectacle est désormais garanti ! Par sa difficulté technique, par sa situation idéale à mi-Tour et juste avant les grands cols alpins, cette boucle peut en effet bouleverser le classement et révéler de nouveaux champions. Précisément, la première édition de ce nouvel itinéraire est gagnée contre toute attente par un jeune « touriste routier », Benoît Faure, en 4h 52' 18". La presse unanime glorifie le nouveau champion qui a devancé tous les « as » de la course et félicite l'organisateur du Tour d'avoir créé une épreuve palpitante. En 1931, le journaliste du *Miroir des Sports*, qu'on ne pourra pas soupçonner de chauvinisme local, s'exprime ainsi :

« Cette étape, qui comporte l'accomplissement de la fameuse boucle de Sospel, donne toujours lieu à une course passionnante de bout en bout. C'est que les accidents de terrain sont nombreux et surtout remarquablement disposés les uns par rapport aux autres. Il y a, après le passage à Nice, trois cols qui se suivent très exactement sans le moindre intervalle de plat, ce qui permet aux coureurs détachés en premier lieu de conserver leur avance jusqu'à la limite de leurs forces et, en conséquence, donne à la lutte un caractère d'âpreté constante. Je ne sais même pas si, du point de vue de l'intérêt, cet itinéraire ne doit pas être préféré à celui de la célèbre étape pyrénéenne Pau - Luchon, qui a son arrivée beaucoup trop loin des cols géants de l'Aubisque et du Tourmalet. »

Le célèbre René Vietto affectionnait ce parcours, dans lequel il s'illustra dès 1931 pour une course régionale et en 1934 lors de sa première participation au Tour. Aussi demanda-t-il qu'à sa mort ses cendres fussent répandues au sommet du col de Braus. On y peut voir aujourd'hui un petit monument à sa mémoire.

La création, en 1933, du « Grand Prix de la Montagne » assorti d'une fabuleuse prime de 10.000 francs qui fait rêver les coureurs, va encore accentuer l'intérêt de la « boucle de Sospel » car le Braus fait partie des sept grands cols retenus alors pour le titre du meilleur grimpeur. C'est l'espagnol Vicente Trueba qui l'obtient le premier.

En raison de la popularité de cette épreuve, dès le début des années Trente, la Préfecture commence à prendre des mesures pour garantir la sécurité des coureurs : interdiction de la circulation de Sospel à L'Escarène entre 11h 20 et 15h, stationnement des véhicules sur une file unique et en dehors des lacets, interdiction de stationnement pour les marchands forains, débitants de boissons et autres. Rien n'est fait cependant pour discipliner les suiveurs non officiels, fustigés par la presse :

« La treizième étape, outre la poussière, est encore plus affligeante par la nuée d'automobilistes, de motocyclistes, ou de cyclistes. Tout petit propriétaire d'une quelconque « bagnole » ou de moindre engin à 2 ou plusieurs roues qui pète et fait de la fumée, se croit obligé de « suivre » le Tour. Seulement la plupart du temps, ces suiveurs « à la manque » sont balancés dans un infâme petit fossé, naviguent à 4 kilomètres du dernier peloton ou sont simplement « déposés » dans le premier raidillon à 1%. N'empêche que le soir, fourbus et poussiéreux ils diront à leurs voisins émerveillés : « Comment qu'on les a eues les voitures officielles ! » (*Le Petit Niçois*, 17 juillet 1929)

Au fil des années, l'intérêt est toujours renouvelé par des duels entre les membres des toutes fraîches équipes nationales créées à l'initiative d'Henri Desgrange en 1930 et les touristes-routiers qui veulent s'inviter à la noce. Le public ne s'y trompe pas, qui vient de plus en plus nombreux — sur la route du Braus, ils sont au moins 20.000 en 1932, qui se chargent de ravitailler les coureurs en nourriture et boissons, de leur lancer de l'eau pour les rafraîchir, voire de pratiquer la « poussette » pour leur donner un nouvel élan. Parmi eux, des milliers de tifosi qui n'ont pas beaucoup de chemin à effectuer pour venir jusqu'ici soutenir leur équipe. Les cars s'y comptent par dizaines et les voitures stationnées par centaines.



A gauche, la foule applaudit Buysse et Bottecchia au sommet du Braus (Photo Miroir des Sports 1925).
— A droite, le passage de Lemaire à Sospel (Photo Match l'Intran 1933).



La caravane publicitaire fait aussi son apparition en 1930 avec la distribution, tout au long du parcours, de bonnets en papier, de visières et de tablettes du célèbre chocolat *Menier* ; dans la presse on peut voir les premières photos de cyclistes posant fièrement devant leur machine à la fin de l'épreuve, une bouteille de *Coca-Cola* bien en évidence. La présence de ces nouveaux compagnons du Tour n'est pas forcément appréciée des plus anciens. Le journaliste Jean Niçard s'en plaint dans *L'Éclaireur de Nice* en 1933 :

« Où s'arrêtera cette orgie de publicité ? [...] Inévitablement, il arrivera qu'un embouteillage sérieux se produira à la suite d'un accident quelconque, surtout dans les routes de montagne si difficiles. Imaginez une de ces voitures mastodontes en panne dans un tournant du Braus ou de tel autre col ? Que deviendront les voitures officielles qui ont pour mission le contrôle de la course ? À notre avis, la meilleure solution serait d'interdire le passage des cols aux voitures publicitaires. Il est déjà assez compliqué, à l'heure actuelle, de permettre aux coureurs de passer sans encombre au sommet des cols où la foule des sportifs a tendance à se porter de plus en plus. Qu'on y songe. »

Il arrive aussi que des comportements contraires aux règles du sport gênent le bon déroulement de la course. En 1930, Benoît Faure est contraint de céder la place à un « touriste routier » quasi inconnu, le Marseillais Louis Péglion, qui n'avait pourtant été sélectionné que d'extrême justesse. Nous laissons la parole au journaliste du *Miroir des Sports* pour commenter la 14^e étape Cannes - Nice :

« C'est dans la descente du col de Braus que se produisit ce que nous pourrions appeler « le drame des clous ». Des mains criminelles, dans le dessein de saboter l'étape, avaient semé, tout le long de la route, au cours de la nuit précédente vraisemblablement, des centaines et des centaines de clous à grosse tête ronde, semblables à ceux que les cordonniers emploient pour garnir les semelles de fortes chaussures. Et ce furent alors une suite ininterrompue de crevaisons, une invraisemblable hécatombe de boyaux. Tous les coureurs, sauf un ou deux privilégiés, comme Péglion, crevèrent plusieurs fois, manquèrent de pneus, et, à Sospel, au bas du col, la situation était complètement transformée. »

Qui sont les auteurs de ces actes ? On ne le saura jamais avec certitude. La presse régionale souligne malicieusement que les clous ne sont pas de fabrication française. De là à en accuser les transalpins, le pas est vite franchi par la rumeur populaire. Sur la foi de différents incidents franco-italiens qui ont émaillé les étapes précédentes entre les équipes et les journalistes des pays respectifs, *L'Humanité* du 18 juillet n'hésite pas à titrer : « À bas le chauvinisme sportif. Dans les cols, les clous semés à profusion par les fascistes ont faussé la course ». Cette tentative de sabotage

du Tour aurait été motivée par la déception de certains transalpins de ne pas voir d'Italien en tête du classement alors que le Duce a formé le vœu qu'un coureur italien remporte à nouveau le Tour de France. Il faut dire que la rivalité franco-italienne ne date pas d'hier : sept ans plus tôt, les frères Pélissier avaient déposé une plainte contre des *tifosi* qui leur avaient lancé des pierres pour les empêcher de mettre en danger Ottavio Bottecchia ; cela n'a pas empêché Henri Pélissier de prendre le maillot jaune à Bottecchia lors de l'étape suivante et de le garder jusqu'à l'arrivée à Paris.

À signaler, malgré l'ambiance délétère de la boucle de 1930, le beau geste du Marseillais Louis Péglion, qui donna un de ses boyaux à Benoît Faure, son rival direct pourtant ; las, une nouvelle crevaison retarda encore ce dernier. Les années suivantes, pour éviter que le Tour ne soit à nouveau perturbé lors de l'approche de la frontière, les Chasseurs Alpains sont mis à contribution pour garder la route baïonnette au canon.

D'autres fois, ce sont de véritables drames humains qui agitent l'étape. En 1931, le Français Antonin Magne se bat comme un beau diable pour conserver son maillot jaune. Hélas, il chute dans la descente sur Sospel, sans gravité, mais il perd de précieuses minutes et parvient difficilement à obtenir une quatrième place, derrière trois Italiens. On imagine sans peine l'accueil délirant que leur ont réservé les spectateurs transalpins à Nice à l'occasion de cette victoire inattendue. Revanche politique sur la défaite italienne de l'année précédente ? La presse signale que certains saluaient les coureurs bras tendus et, en lieu de vivats, les félicitaient par des « *Eia eia eia, alalà !* »

En 1933, c'est au tour des Italiens de connaître la déveine. Learco Guerra, qui veut tenter de s'approprier le maillot jaune, casse une pédale dans la montée du Castillon. Le camion-atelier n'est pas loin, mais on ne peut trouver de pièce adaptable sur sa machine. Il doit finalement abandonner son vélo pour en prendre un autre qui lui convient nettement moins bien. Peu après, dans la descente vers Sospel, Francesco Camusso dérape dans un lacet et tombe si lourdement qu'il reste étendu, évanoui ; le Tour est fini pour lui cette année-là.

Cette rivalité franco-italienne, exacerbée par l'irréductible affiché par le régime mussolinien et les vues du Duce sur le comté de Nice, a ainsi contribué à rendre la « boucle de Sospel » particulièrement populaire dans notre région, aussi bien pour les habitants du département que pour ceux du pays voisin.





Dédicace de René Vietto pour le cycliste brigasque Pierre Pastorelli.



La pratique de la poussette (1932, Collection privée).

Une anecdote plus amusante pour l'année 1932 : la course parvient à Sospel à l'heure du train. Le passage à niveau est fermé, la caravane est arrêtée, mais les coureurs franchissent la voie comme ils le peuvent, au grand affolement de la garde-barrière qui lève les bras au ciel en s'écriant : « Mon Dieu ! Et si le train... il allait arriver. Les pauvres petits ! ». Finalement tout se passe bien, mais dans son émotion, elle en oublie de relever la barrière pour libérer le flot des voitures, pendant que les coureurs, eux, foncent depuis un bon moment déjà vers le tunnel de Castillon.

Les années d'avant-guerre sont aussi celles de la jeunesse de mon père. Comme les autres gamins sospellois en cette période de nationalisme montant, ses idoles sont essentiellement les membres des équipes françaises successives : Antonin Magne, Maurice Archambaud et surtout le cannois René Vietto qui remporte la boucle de Sospel en 1934. Leur faveur va aussi à Romain et Sylvère Maës, bien qu'ils soient belges, tandis que le camp « ennemi » est représenté par Luigi Bartali, symbole à leurs yeux de l'Italie mussolinienne.

Mon père me racontait que, pendant le Tour, ses camarades et lui croisaient dans le dos de vieux boyaux pour ressembler aux cyclistes, et traçaient, place Saint-François, un immense circuit dans la terre, sur lequel ils rivalisaient avec des billes de couleurs ; il y en avait une jaune, évidemment, dont s'emparait tour à tour celui qui prenait la tête. Enfin, quand arrivait le grand jour de la traversée de Sospel, ils étaient tous au premier rang le long de la route nationale pour encourager leurs vedettes ; ceux qui avaient quelques sous en poche attendaient le passage de la lanterne rouge des individuels, qui s'arrêtait et descendait de vélo pour vendre de petites photos dédicacées !

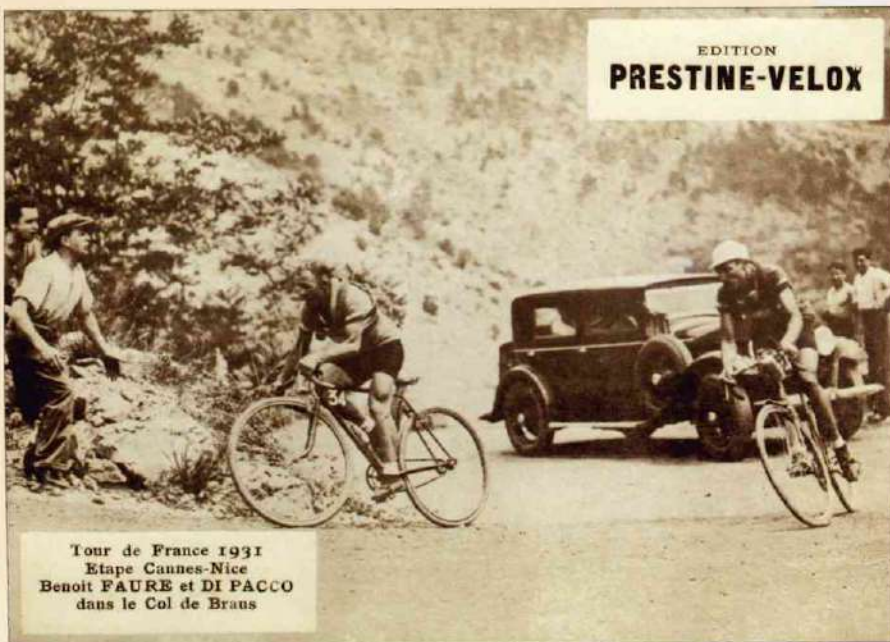
LA FIN DE LA « BOUCLE »

En 1937, le Tour connaît un nouveau directeur : Jacques Goddet succède à Henri Desgrange, malade. L'épreuve prend de nouvelles orientations, le parcours azuréen est modifié. Le passage par Sospel fait partie de l'étape Digne - Nice, puis Cannes - Digne et enfin d'une étape miniature de 101 km Monaco - Monaco. Le profil de la course et l'intérêt de l'étape se sont trouvés transformés par ces changements. *Le Miroir des Sports* titre de façon prémonitoire en juillet 1937 : « Une tradition qui s'en va : l'étape de Sospel laisse le problème en suspens ». Il ne croyait pas si bien dire, car cela va en être fait de la redoutable « boucle ».

Une nouvelle fois, la guerre interrompt le Tour. La reprise officielle s'effectue en 1947 grâce au tout jeune journal *L'Équipe* associé au *Parisien libéré*. La compétition repart sur de nouvelles bases et la « boucle de Sospel » y figure pour la dernière fois, dans l'étape Digne - Nice. Elle reste toujours aussi populaire : le journaliste du *Patriote de la Côte d'Azur* évalue à plus de 10.000 personnes la foule qui se masse sur les deux derniers kilomètres du col de Braus. L'italien Fermo Camellini inscrit l'épreuve à son palmarès, loin devant un Vietto qui conserve de justesse son maillot jaune. L'Association Sportive de Sospel a offert une prime de 1.000 francs (anciens) au premier coureur passant à Sospel et 500 au second, soit Apo Lazaridès et Fermo Camellini.

Sospel voit encore le passage du Tour à quelques reprises, avec de nouveaux cols au programme. D'abord, le Turini en 1948, 1950, puis 1973 ; les premières fois, la route étant encore dépourvue de revêtement, les coureurs utilisèrent des jantes en bois au lieu du métal parce que leur plus grande souplesse amortissait mieux les cahots.

Puis les cols de Tende et de Brouis en 1952 et 1961, avec un ravitaillement devant les hôtel à l'entrée du village en venant de Breil. Ma grand-mère, en 1952, fit passer les musettes à l'Hôtel de France ; elle rapporta comme un trophée pour son plus jeune fils le bidon alu que Gino Bartali lui avait abandonné !



Benoit Faure et Di Pacco échappés dans les lacets du col de Braus lors du Tour de France 1931.



Le peloton dans les lacets du Braus (Photo Paris-Soir 1939).

Le Tour de France a donc fréquenté la vallée de la Bévéra à 31 reprises dans son histoire. Si la « boucle de Sospel » a pour le moment disparu du Tour, son nom reste inscrit dans sa légende et n'attend qu'une occasion pour renaître. L'appellation a cependant perduré grâce à des compétitions régionales : sous ce nom, un épreuve avait été créée en 1922 par l'Union Sportive des Tramways de Nice et du Littoral, reprise après la 2^e Guerre mondiale et jusqu'en 1983 par la Fédération Sportive et Gymnique du Travail.

LES VAINQUEURS DES COLS

LES 26 « BOUCLES DE SOSPEL »

| Date | Étape | Castillon | Braus |
|------------|----------------------|--------------------|--------------------|
| 14-07-1911 | Nice-Marseille | (coureurs groupés) | Émile Georget |
| 12-07-1912 | Nice-Marseille | Giovanni Cocchi | Giovanni Cocchi |
| 15-07-1913 | Aix-en-Provence-Nice | Firmin Lambot | Firmin Lambot |
| 14-07-1914 | Marseille-Nice | Jean Rossius | Jean Rossius |
| 15-07-1919 | Marseille-Nice | Honoré Barthélémy | Luigi Lucotti |
| 13-07-1920 | Aix-en-Provence-Nice | Firmin Lambot | Firmin Lambot |
| 12-07-1921 | Toulon-Nice | Firmin Lambot | Firmin Lambot |
| 11-07-1922 | Toulon-Nice | Philippe Thys | Jean Alavoine |
| 10-07-1923 | Toulon-Nice | Jean Alavoine | Jean Alavoine |
| 08-07-1924 | Toulon-Nice | Philippe Thys | Jean Alavoine |
| 07-07-1925 | Toulon-Nice | Ottavio Bottecchia | Lucien Buysse |
| 12-07-1926 | Toulon-Nice | Marcel Bidot | Marcel Bidot |
| 06-07-1927 | Toulon-Nice | Nicolas Frantz | Nicolas Frantz |
| 02-07-1928 | Marseille-Nice | André Leducq | André Leducq |
| 16-07-1929 | Cannes-Nice | Benoît Faure | Benoît Faure |
| 17-07-1930 | Cannes-Nice | Louis Pégliou | Benoît Faure |
| 15-07-1931 | Cannes-Nice | Rafaele Di Paco | Rafaele Di Paco |
| 19-07-1932 | Cannes-Nice | Francesco Camusso | Francesco Camusso |
| 09-07-1933 | Nice-Cannes | Maurice Archambaud | Vicente Trueba |
| 15-07-1934 | Nice-Cannes | René Vietto | René Vietto |
| 16-07-1935 | Nice-Cannes | Francesco Camusso | Gabriel Ruozzi |
| 19-07-1936 | Nice-Cannes | Federico Ezquerro | Félicien Vervaecke |
| 11-07-1937 | Digne-Nice | (coureurs groupés) | Félicien Vervaecke |
| 21-07-1938 | Cannes-Digne | (coureurs groupés) | Gino Bartali |
| 24-07-1939 | Monaco-Monaco | Pierre Gallien | Sylvère Maës |
| 06-07-1947 | Digne-Nice | Fermo Camellini | Apo Lazaridès |

AUTRES PASSAGES

| | | |
|------------|---------------------|--|
| 13-07-1948 | San Remo-Cannes | Castillon : Roger Lambrecht Turini : Louison Bobet |
| 30-07-1950 | Menton-Nice | Castillon : Louison Bobet Turini : Jean Robic |
| 7-07-1952 | Sestrières-Monaco | Tende : Jean Dotto Brouis : Jean Dotto Castillon : Jan Nolten |
| 5-07-1961 | Turin-Juan-les-Pins | Tende : Imerio Massignan Brouis : Imerio Massignan Braus : Imerio Massignan |
| 10-07-1973 | Embrun-Nice | Turini : Vicente Lopez-Carril |



L'espagnol Vicente Trueba au sommet du Braus en 1938 (Collection privée).

UN BREILLOIS DANS LE TOUR : CHARLES COTTALORDA

Le Tour de France a rarement parcouru la vallée de la Roya, mais il était suivi tout aussi passionnément par ses habitants, dont certains pratiquaient le cyclisme de façon assidue. Un Breillois, Charles Cottalorda, a accédé au rang de coureur professionnel et a participé à la Grande Boucle.

Charles COTTALORDA est né à Breil le 11 septembre 1900. Il eut, semble-t-il une courte carrière professionnelle. Il approche de la trentaine lorsqu'il participe au Tour, en 1929 et 1930, alors qu'il est licencié à l'E.S. Cannes. Dans les deux cas, il termine l'épreuve et figure au palmarès final : 56^e sur 155 partants en 1929 avec le dossard n° 209 ; 54^e sur 100 partants en 1930 avec le dossard n° 104. Cette dernière année, il fut applaudi d'ailleurs pour sa performance dans la 13^e étape Marseille - Cannes. *Le Petit Niçois* du 17 juillet rapporte en style épique son échappée dans l'Estérel :

« Tout à coup du lot des coursiers qui suivaient les grandes vedettes françaises, surgit un homme, c'était le cannois Cottalorda, un homme absolument déchaîné. Furieusement le voilà qui passe en tête, qui fonce en avant tel un taureau sur le matador et qui décolle ceux qui tentaient de



s'accrocher à sa roue. Le coup allait-il réussir ? Les encouragements en tout cas ne lui manquèrent point. Bien vite reconnu, en effet, le valeureux régional est l'objet d'une ovation sans fin. Mètre par mètre Cottalorda prend de l'avance. La mâchoire serrée, tous les muscles tendus, prêt à éclater, les yeux désorbités, Cottalorda que ce premier succès encourage, s'en va délibérément vers le sommet du col, vers la victoire peut-être. Mais la chasse s'organise, Cottalorda est rejoint ; s'il ne gagne pas l'étape au sprint, il arrive cependant sur la Croisette avec le groupe de tête et se classe premier des « touristes routiers ».

Charles Botton, dans son *Histoire de Breil et des Breillois* (Éditions du Cabri, 1996), cite l'éloge qu'en fait *L'Auto*, le journal organisateur du Tour :

« Cottalorda est un touriste routier dur et résistant, dont l'ensemble des performances est de bonne qualité. Cette année surtout nous le voyons très souvent dans les pelotons de tête et nous ne pourrions

le classer dans les inutilités. »

Cependant Charles Cottalorda ne figure pas parmi les tout premiers au palmarès des courses régionales auxquelles il a participé, et qui sont souvent remportées par de plus jeunes que lui.

LA CARRIÈRE CYCLISTE D'UN BRIGASQUE : PIERRE PASTORELLI

Pierre PASTORELLI, dit « Pasto », est né à Nice le 24 mars 1910 et fut licencié de 1927 à 1936. Il a côtoyé les plus célèbres coureurs de son époque : Archambaud, Benoît Faure, Lapébie, Magne, les frères Pélissier, Speicher, Vietto..., et s'est souvent mesuré à eux en course.

Grâce à la documentation aimablement fournie par M^{me} Joëlle Sassi, sa fille, et à l'obligeance de M. Armand Oliviero, nous pouvons suivre un exemple de progression de coureur au début des années Trente jusqu'à sa participation au Tour de France.

La famille de Pierre Pastorelli est originaire de la haute Roya : son père, bien que né à Menton, descend d'une famille brigasque surnommée « Peirinet » qui occupe toujours une maison dans le village ; quant à sa mère, elle est née Guido et habitait Tende.

Les parents de Pierre tenaient une laiterie au 15 avenue Notre-Dame à Nice, ce qui permit à l'enfant Pastorelli de se lier avec les marchands de cycles niçois et d'assister aux courses régionales ou à l'étape annuelle du Tour de France. Pour assouvir sa passion, à 12 ans, il passait ses jeudis après-midi — c'était le jour sans école à cette époque — à astiquer les plateaux de balance du boucher de son quartier afin d'avoir le droit ensuite de « faire un tour » sur son vélo de course.

Son 1^{er} vélo, il l'achète en septembre 1924 chez le coureur Noël Amenc, qui possède un magasin de cycles rue Pertinax. Une machine neuve coûte trop cher ; ce sera donc un vélo d'occasion, pour lequel il dépense tout de même 250 francs. À l'âge de 16 ans, en 1926, il participe avec lui à sa première course. Le Premier Pas Morini, organisé par la Société Nice-Sports, est une épreuve pour jeunes où se révèlent des espoirs régionaux. Le « petit » Pierre y termine à la 6^e place sur 250 concurrents. C'est décidé : tout en poursuivant son travail dans l'hôtellerie — car à cette époque on entrait tôt dans la vie active —, il continuera son entraînement et deviendra coureur cycliste.

À partir de 1927, il est licencié à l'A.V.A.N. comme coureur de 4^e



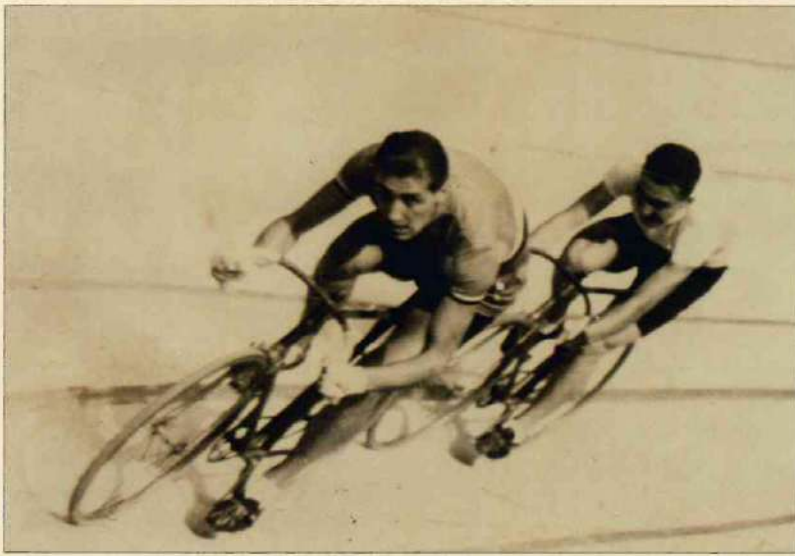
puis 3^e catégorie. Ses débuts sont prometteurs car il obtient un palmarès bien étoffé dans les épreuves régionales en terminant souvent dans les trois premiers ; en 1928, il participe même aux 24h de Barcelone, et, en 1929, il révèle toute sa puissance : sans entraîneur, après deux mois de préparation solitaire, il s'attaque tout d'abord au record local de l'heure au vélodrome

Pasteur en couvrant une distance de 39 km 918.

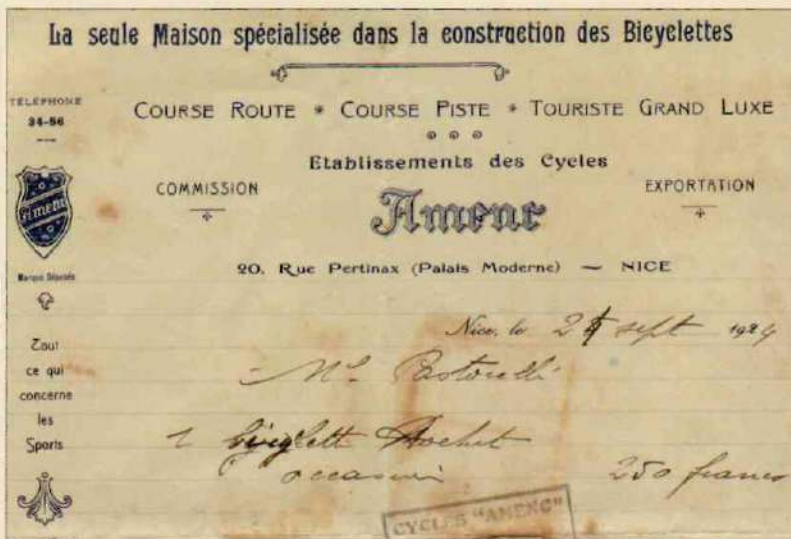
Mais ce qui lui permet de gagner véritablement la notoriété, c'est la Course de Côte de La Turbie, au début décembre 1929, au cours de laquelle il pulvérise de plus d'une minute le record détenu depuis dix-sept ans par Pierre Davico : les 7 km 300 de rampes successives sont escaladées en 21' 21" 2/5. *L'Éclair de Nice* vante « son style coulé, son aisance dans l'effort continu et ce souffle nécessaire pour résister "in extremis" à l'attaque de Minardi [le second de l'épreuve] ». Deux splendides performances en quelques mois pour un jeune coureur de 19 ans, cela annonce une belle carrière :

« Une jeune étoile se lève dans notre firmament cycliste azuréen. Que Pastorelli se consacre à la route, pour laquelle il est armé, qu'avec le temps et l'habitude il obtienne la résistance nécessaire qui ne vient qu'avec l'âge, et nous serions surpris s'il ne justifiait pas pleinement les espérances que ses dirigeants mettent en lui. »

Notre coureur voit plus loin maintenant. Fort de ses succès régionaux et sur les conseils du directeur sportif de l'A.V.A.N., il envisage un destin national : en 1930, il quitte Nice pour rejoindre le Vélo-Club de Levallois où il sera mené par le célèbre entraîneur Paul Ruinat qui a déjà formé plusieurs champions. Il y est accueilli d'abord comme amateur de 2^e catégorie, mais il passe aspirant professionnel dès l'année suivante. La presse sportive évoque en ces termes la nouvelle recrue : *« C'est un gaillard admirablement bâti, mais finement musclé. Il donne une impression de puissance considérable et, cependant, il est souple autant que « dégaïgé d'allure » à vélo. Il doit faire un routier dangereux pour ses rivaux. »*



Pierre Pastorelli à l'oeuvre sur la piste.
(Collection Armand Oliviero)



Facture d'un vélo acheté 250 francs par Pierre Pastorelli
le 24 septembre 1924 aux « Cycles Amenc » à Nice.
(Collection Armand Oliviero)



L'équipe gagnante du V.C. Azuréen en 1935.
De g. à dr. : Ruozzi, Scalbi, Pastorelli et Bodino.
(Collection Armand Oliviero)

Pendant ses années parisiennes, Pierre Pastorelli s'aligne au départ de nombreuses épreuves célèbres : Prix de la Chaîne Yellow, Paris - Orléans, Paris - Reims, Paris - Le Mans, Paris - Rouen, Gala de Noël du Vel' d'Hiv' Stéphanois. Il y découvre des parcours moins accidentés que sur la Côte d'Azur, mais plus longs et au rythme plus rapide. Bref, il complète ses qualités de grimpeur en développant des compétences de routier.

Pour autant, au cours de l'année 1930, malgré des résultats honorables, il ne se comporte pas aussi bien qu'on l'avait escompté. Car Pierre Pastorelli n'est pas au meilleur de sa forme : il découvre en fin de saison qu'il a le ver solitaire ! Après s'être soigné et reposé l'hiver à Nice, il repart plein d'énergie nouvelle. C'est ainsi que ses performances s'améliorent nettement : 4^e dans Paris - Rouen et dans Paris - Sens, 3^e dans Marseille - Nice, 1^{er} du Grand Prix de la Ville de Toulon, 2^e par équipe avec Lapébie aux 100 km du Parc des Sports de Bordeaux, 1^{er} de l'Épreuve du Circuit du V.S. Chartrain ainsi que du Grand-Prix de Salernes, 1^{er} avec le record de l'épreuve en 1h 51' 51" dans le Critérium de Côte du Mont-Ventoux... On le voit, le palmarès national de Pastorelli s'étoffe de façon impressionnante. À la fin de l'année 1931, il réintègre l'A.V.A.N. niçois, pour disputer plusieurs épreuves qu'il remporte brillamment en attendant de signer un contrat avec « La Française » et accomplir son service militaire comme artilleur à Nice au 94^e R.A.M. à partir d'avril 1932. Trois jours avant son incorporation, il gagne encore une importante épreuve sur route, le Grand-Prix Cycliste de la Foire de Printemps à Avignon, dans lequel s'affrontent les meilleurs coureurs du Sud de la France.

La vie militaire limite sa participation aux compétitions, mais il continue à s'entraîner régulièrement, sur route ou devant ses camarades sur le home trainer qu'il a installé dans sa chambre. Si bien qu'à sa sortie du service, il rejoint le Vélo-Club Azuréen et prend le départ du 6^e Paris - Angers. Notre sportif n'a pas trop perdu de sa forme au cours de sa vie de caserne puisqu'il pénètre le premier sur la piste du vélodrome, mais n'obtient que la 3^e place, battu au sprint notamment par Roger Lapébie.

L'année 1933 est aussi celle d'un accident sérieux, risque qui guette, hélas !, tous les coureurs. À l'entraînement, à Antibes, il est fauché par une voiture déviée de sa trajectoire par un accrochage avec un autre véhicule. Son vélo est réduit en pièces et lui s'en tire avec une assez grave déchirure à l'avant-bras gauche qui nécessite quelques semaines de repos.

La progression de Pierre Pastorelli se poursuit néanmoins : il est maintenant prêt pour le Tour de France. Il a 23 ans et fait partie des cinq « individuels » azuréens sélectionnés cette année-là, avec le dossard n° 137. Il se révèle un animateur efficace de la course dans les cols, et se distingue particulièrement à l'approche de chez lui en terminant 3^e de l'étape Digne - Nice. Il achève le Tour à la 37^e place sur 80 partants, ce qui, pour une première participation, est un résultat prometteur : Pierre Pastorelli est rempli d'espoir pour l'année suivante. Bon routier et beau grimpeur, il lui faut encore apprendre à résister jusqu'au bout et trouver assez d'énergie pour les sprints finaux.

Cette même année 1933, à la fin novembre, un nouveau record de la Course de Côte de La Turbie le consacre « roi des grimpeurs sudistes », selon les titres de la presse. Il l'établit en 20' 30" 1/5 sur bicyclette Amenc (comme 5 ans auparavant) et le conservera jusqu'en 1952, si nos renseignements sont exacts.

L'année 34 est moins marquante dans la carrière de « Pasto ». Il se consacre à sa préparation pour un nouveau Tour et part avec le dossard n° 119, mais il est accablé par la malchance. Voici comment il commente lui-même son début de parcours avant la 10^e étape Digne-Nice : « J'ai eu comme tous les coureurs du Tour mes malheurs, j'ai beaucoup souffert dans l'étape du Ballon d'Alsace. Il s'en est fallu de peu que j'abandonne, mes genoux me brûlaient, j'ai dû monter tout le col à pied, je me suis accroché et j'ai pu terminer dans les délais, mais tout juste.

Vous vous demandez pourquoi diable j'avais ainsi mal.

Un « Tour de France » qui a des douleurs, c'est drôle n'est-ce pas ? Il ne s'agissait pas des douleurs, j'étais tombé dans l'étape Lille - Charleville et avais faussé une pédale. J'ai dû faire de longs kilomètres en me tordant une jambe pour pédaler, et mon genou en avait souffert : de là l'impossibilité de monter le Ballon d'Alsace.

Après le repos à Évian j'ai senti que j'allais enfin courir sur ma valeur. Je ne suis pas un grimpeur fantastique, mais j'ai laissé quelques-uns

des grands seigneurs derrière moi dans les grands cols. J'ai cassé une roue juste avant d'attaquer les Aravis.

Je suis passé au Télégraphe dans les douze premiers et j'avais bon espoir de me mettre en vedette dans le Galibier lorsque je fus pris d'une fringale terrible. Je dus m'arrêter sur le bord de la route, laisser là le vélo, et dévorer à belles dents une cuisse de poulet — la bonne aubaine — que j'avais trouvée dans ma musette au ravitaillement de Saint-Jean-de-Maurienne.

Après avoir copieusement « cassé la croûte » je suis reparti tout ragailardi, heureux, content. Hélas ! j'avais déjà 15 minutes de retard. Dans la côte de Laffrey, j'ai monté en tête mais, passé au sommet avec quelque retard, j'ai dû rétrograder dans la descente. Mais le Tour n'est pas fini ; avec un peu d'expérience j'espère faire mieux par la suite.

En 1933, je finissais troisième, derrière Cornez et Fayolle. C'est un Niçois, d'origine ou d'adoption, qui doit gagner à Nice ; or, cette année, il n'y a que moi, je dois donc vaincre ; il y a bien Vietto, mais le benjamin est Cannois. Je saurai me conduire, je lui laisserai gagner Nice-Cannes..., si j'ai moi-même triomphé dans la première étape de la Riviera. »

Hélas ! il ne réalise pas son ambition et arrive à Nice en 7^e position, battu au sprint, alors que Vietto va gagner effectivement à Cannes. De plus, malade, victime d'une intoxication, il ne peut prendre le départ de la 13^e étape Marseille - Montpellier. —

Désormais, Pierre Pastorelli s'aligne dans un nombre plus restreint d'épreuves, ce qui ne l'empêche pas d'obtenir de francs succès. En mai 1935, il remporte magistralement, après un très beau sprint, la « Boucle de Sospel » de l'U.S.T.N.L. ; la même année, il contribue à la victoire par équipe du V.C. Azuréen dans le Grand-Prix de la Municipalité de Nice. Il est en outre sélectionné pour le mythique Milan - San-Remo du printemps 1936 ; curieusement, la presse transalpine le revendique comme ressortissant italien, ce qui est une façon d'affirmer les prétentions de l'Italie sur la région niçoise ! En août 1936, il n'est que 6^e du IV^e Tour de Corse de *Marseille-Matin*, mais termine vainqueur de la dernière étape Propriano - Ajaccio. Et, avant de mettre un terme à sa carrière cycliste, « Pasto » veut s'offrir un dernier cadeau en améliorant son record local de

l'heure au vélodrome Pasteur, d'autant plus qu'une prime de 300 Francs a été offerte par *L'Éclair de Nice* au coureur qui le détiendra au 15 novembre. L'émulation est grande : le jeune Blanchard établit un nouveau record à la mi-octobre, que Pastorelli s'empresse de lui ravir le 31 en couvrant la distance de 40 km 922. Il échoue ensuite dans une nouvelle tentative, tandis que Joseph Magnani rafle la prime, au dernier jour du délai imparti, en accomplissant près d'un kilomètre supplémentaire, soit 41 km 869 pour être précis.

En fin de compte, notre coureur ne réalisera jamais son rêve de devenir professionnel. Il a rencontré en 1936 Simone Scotto, une Villefrancoise, qui n'a guère d'affinité avec la compétition cycliste. Il l'épouse en juin 1938 et a choisi d'assurer un travail et des revenus réguliers à sa famille. Car il faut bien comprendre qu'un coureur des années Trente ne gagne pas les sommes empochées par les vedettes actuelles. À titre d'exemple, son dernier contrat signé en 1934 avec les cycles HELYETT stipule qu'il recevra « une prime kilométrique de trois francs lorsqu'il se classera premier toutes catégories dans une course organisée sous le contrôle de l'U.V.F. dont le kilométrage dépassera 100 kilomètres ; une prime kilométrique de deux francs pour les places de second derrière la marque dans ces mêmes épreuves », auxquelles s'ajoutent des primes fixes pour les courses « cumulables avec les primes kilométriques jusqu'à concurrence de quinze cents francs ». Mais encore faut-il gagner pour assurer ces rentrées d'argent... De même, selon la fiche comptable du Tour de France 1934 que nous avons consultée, Pierre Pastorelli a perçu 2 033,75 Francs de primes, ce qui n'est guère supérieur au salaire d'un ouvrier qualifié à la même époque. Rien de mirobolant, donc !

Ainsi, Pierre Pastorelli tient d'abord un magasin de cycles rue Assalit à Nice ; puis il exerce pour une courte période l'activité de ferrailleur, avant de reprendre son ancienne profession dans l'hôtellerie, notamment comme maître d'hôtel au Negresco et au restaurant de l'aéroport de Nice. Le vélo n'est désormais qu'un loisir : quelques années avant son décès en février 1999, on pouvait encore le voir pédaler avec des amis ou en famille sur les routes de La Brigue et de Tende.

LE VÉLO PAR PASSION : BARTHÉLÉMY PALMERO

Barthélémy Palméro, né le 4 août 1894 à Vintimille, était un vrai mordru de vélo. Nous avons retrouvé un texte écrit de sa main en italien, où il résume sa carrière. En voici la traduction.

« Je déclare avoir participé à l'âge de 17 ans à diverses courses cyclistes dans la province de Porto-Maurizio (NDLR : aujourd'hui Impéria), me plaçant aux places d'honneur, et d'avoir gagné ma première course : la San-Remo Coppa... j'ai oublié son nom.

En 1912, j'ai participé à la première Gênes - Vintimille, gagnée par le champion italien Saccone Lorenzo, de San-Remo ; personnellement je me suis placé 6^{ème}, le plus jeune arrivant. En 1913, j'ai participé à une course internationale Nice - Annot - San-Remo - Finale-Marina et retour ; également au grand prix de l'Unione Ciclista Italiana entre Milan et Borgo-Fornari, ainsi que le Gênes - Vintimille. En 1914, j'ai commencé à courir à Nice, gagnant le championnat de la Société. A cause de la guerre 1914-1918, je n'ai plus participé à aucune course. »

« En 1919, j'ai gagné le Gênes - Vintimille avec une importante avance sur Bianchi, de Milan. L'année 1920 je me suis installé à Breil-sur-Roya. En 1921, je participai à diverses courses, me plaçant aux postes d'honneur : grand prix de la Victoire, grand prix de la Ville de Nice et Marseille - Nice. L'année 1922, Nice - Toulon - Nice, 350 km, coéquipier avec Alfredo Binda qui arriva 2^{ème} personnellement et 6^{ème} en groupe. Ma carrière de coureur s'est terminée avec le Tour de Lombardie, où j'ai dû abandonner à cause d'une chute ; je roulais bien, mais je n'ai pas eu de chance. »

« La bicyclette, je ne l'ai jamais abandonnée, j'ai toujours fait du cyclotourisme, faisant ainsi de belles promenades : Nice - Paris, Nice - Lourdes, Nice - Biarritz, et plusieurs autres avec le groupement cycliste Audax. Le 21 août 1960, avec le groupement Audax, Paris - Rome pour les Olympiades. Nous sommes partis à douze de Nice, nous avons rattrapé

les cyclotouristes de Paris à Alessandria et ensemble, le 24 août 1960, nous sommes arrivés à Rome. Le 7 septembre 1961, j'ai pris part au Paris - Brest retour, 1200 km qui doivent être parcourus en quatre jours. Au 3^{ème} jour, de retour à Laval, 900 km, un camion m'a obligé à quitter la route, et à contre-cœur j'ai abandonné. Les années suivantes, j'ai fondé à Breil la société Vélo Moto Club Breillois, organisant plusieurs courses en participant au grand prix international des Gentlemen de Nice et de Cannes. A 72 ans, je crois avoir démontré être un passionné du sport cycliste, que je continue à faire. Quand m'arrêterai-je ? »

Barthélémy Palméro a fait son dernier aller-retour Breil - Vintimille à l'âge de 80 ans, et l'année suivante il nous a quittés pour toujours...



Barthélémy Palméro entraînant les jeunes Breillois sur la promenade Georges Clémenceau.



UN DOUBLE CHAMPION OLYMPIQUE AUX CIMES DU MERCANTOUR

(Photos Rémy Masségli)

La Roya-Bévéra, terre de cyclisme, perpétue ses traditions qui remontent presque aux origines du cyclisme de compétition.

Parmi ses organisations, le Vélo Club de Breil compte une épreuve de cyclisme sur route comparable à une étape de montagne du Tour de France : « Les Cimes du Mercantour ». Deux parcours baptisés « Barthélémy PALMERO » et « Charles COTTALORDA » du nom de deux précurseurs – aujourd'hui disparus – de la pratique du Vélo à Breil, sont offerts aux participants, avec un bon nombre de cols comme Brouis, Castillon, Braus, Saint Roch, La Cabanette, l'Ablé et Turini au programme.

Au côté sportif de l'épreuve, il faut adjoindre le plaisir de découvrir les paysages magnifiques de la zone périphérique du Parc du Mercantour et des hauts pays niçois et mentonnais. Du sommet du Col de Brouis on aperçoit les plus hauts sommets de la Haute Roya et au passage à la Baisse de la Cabanette (en se retournant), la Promenade des Anglais et le Cap d'Antibes.

Le parcours est très exigeant, il ne faut pas se fier au nombre de kilomètres, la densité des parties montantes est particulièrement usante, tout cela, dans cette ambiance sympathiquement rurale que savent créer les gens du haut pays.

Ce sont ces particularités qui attirent chaque année les meilleurs régionaux et quelques grands noms du sport français, notamment Alain PROST en 2007. Cette année, les Cimes du Mercantour avaient retenu l'attention des meilleurs vététistes français venus pour parfaire leur condition physique,

C'est ainsi que les organisateurs ont réuni sur la ligne de départ Julien ABSALON, double champion olympique à Athènes et à Pékin, 7 fois champion du monde, 4 fois vainqueur de la coupe du monde dont il est l'actuel leader ; Cécile RAVANEL championne de France en titre et son mari Cédric sélectionné olympique à Pékin. Un plateau exceptionnel qui donne à l'épreuve ses lettres de noblesse.

... En juillet 2009, dans le prolongement de leur préparation qui passait dans la Roya Bévéra, Cécile RAVANEL et Julien ABSALON sont devenus champions de France élite de VTT dans l'Oisans, en attendant les championnats du monde de la spécialité en août.

Un parcours
magique

ABSALON



LES FAMILLES **IPERTI** ET **IPERT** : A LA RECHERCHE DE NOS ORIGINES DANS L'ANCIENNE COMMUNAUTE DE **PIENE** (2)

*Cet article, commencé dans notre précédent numéro, résume le fruit des recherches de **Luigi IPERTI** sur le patronyme de sa famille. En voici la deuxième partie. Luigi est né au quartier Ravaï, l'actuelle Piène-Basse, dans la Casa del Ponte, ainsi nommée d'après l'antique pont qui traversait autrefois la Roya près de cette maison. Il a fait ses études à Libre, à Tende et à Vintimille, puis a obtenu son diplôme d'ingénierie à l'université de Gênes en 1958.*



En contrebas de Piène, la Casa del Ponte où est né l'auteur de cet article, et l'ancien pont de Ravaï sur la Roya. Photo Luigi IPERTI

Il avait épousé Maria Apollonia et de leur mariage étaient nés au moins quatre fils : Antonio Maria, Carlo Maria, Marco Antonio et Giacchetti. Il y a indice d'un lien entre la famille de Bartolomeo et Libre : ses fils Antonio Maria et Carlo contractent un emprunt en 1650 et donnent en garantie des terres à Libre.¹² Carlo Maria et sa femme Maria Apollonia moururent respectivement en 1729 à l'âge de 78 ans, et en 1741 à l'âge de 76 ans. Carlo était donc né en 1651 et donc la date de naissance de Bartolomeo doit se situer vers 1615-1620.

J'ai déjà retrouvé plusieurs des principales familles Iperiti contemporaines. Certaines ont certainement des liens de parenté avec celles de maître Giacchetti, de Giacomo et de Giovanni, qui doivent être frères de Bartolomeo. Giovanni est notre probable ancêtre. Son fils Marco Antonio et sa femme, Angela, eurent au moins sept enfants dont un, Giovanni Maria (portant le même prénom que son grand-père) serait né dans la décennie entre 1690 et 1699. Ce n'est pourtant pas confirmé, parce que les registres de cette période ont disparu. Sont par contre bien enregistrées les naissances des sept enfants de ce Giovanni Maria fils de Marco Antonio, et de son épouse Anna Maria. Leur second fils, Antonio Maria, naquit le 22 septembre 1721 et épousa Maria Gastaldi, fille de Giovanni Battista.

LES IPERTI AU DEBUT DU XVII^{ÈME} SIECLE BARTOLOMEO IPERTI

Lorsqu'on examine le registre des baptêmes de la communauté de Piène, durant la période de 1674 à 1690, il est né au moins 75 petits Iperiti, parmi lesquels 40 (dont 28 garçons) appartiennent à dix familles, ce qui donne à penser qu'il y avait à cette époque près de vingt familles portant ce patronyme. Ils descendent de chefs de familles nés vers 1620-1630, dont j'ai pu identifier certains et suivre la descendance jusqu'au début du XVIII^{ÈME} siècle et même pour certains jusqu'au XIX^{ÈME} : Giovanni, Giachetti, Giacomo, Giobatta, Francesco et Bartolomeo.

Parmi ces chefs de famille, le plus remarquable est certainement Bartolomeo, fils d'Antonio, né vers 1615-1620, syndic en 1648¹¹, un vrai patriarche comme on peut le déduire de sa présence comme parrain à de nombreux baptêmes. Je n'ai pas réussi à identifier le lieu ou la « région », comme il était parfois indiqué dans les registres, de la résidence de Bartolomeo, qui était probablement au village même de Piène. Je retranscris quand même tout ce que j'ai eu le plaisir de retrouver, car ce Bartolomeo était un personnage important.

11 - Archivio di Stato Ventimiglia, acte du notaire Gastaldo Hieromino Maria, D 1495, transcrit par L. Rossi. Bartolomeo, fils de feu Antonio, est syndic quand le maître Lazzaro Boetto demande que la communauté de Piène présente une instance au magistrat de la république sérénissime pour transférer les moulins à un emplacement plus commode à « La Naiscia ».

LA GUERRE ET LES BARBETS

Pendant la vie de Giovanni et de ses enfants, le territoire de la communauté fut à nouveau le théâtre d'événements militaires. A la mort en octobre 1740 de l'empereur d'Autriche Charles VI, la France et l'Espagne entamèrent une longue guerre contre l'Autriche, l'Angleterre et le royaume de Piémont-Sardaigne. La république génoise, affaiblie, tenta de préserver sa neutralité et donna l'ordre en 1744 au châtelain de Piène de laisser le libre passage aux belligérants. Deux mille mercenaires suisses au service de l'Espagne passèrent par Piène et Olivetta, où ils causèrent d'importants dégâts aux arbres et aux cultures. Après que les Piémontais aient tenté de s'emparer de Piène, en mai 1745, Gênes s'allia secrètement aux Français et aux Espagnols. Après diverses vicissitudes, la paix fut conclue le 30 avril 1748. Piène resta sous la domination génoise mais les populations gardèrent longtemps le souvenir de cette guerre et, plus longtemps encore, celui des Barbets, ces miliciens vaudois qui avaient adopté la religion réformée et qui étaient au service de la Maison de Savoie.

12 - Archivio di Stato Ventimiglia, acte du notaire Gio. Batta. Amerio, 15 juin 1760. Deux des fils de Bartolomeo, Antonio Maria et Carlo, sont cités dans cet acte du notaire de Piène pour avoir contracté une dette de 400 livres génoises en 1650 avec le « magnifique seigneur » Paolo Galleano de la ville de Vintimille, devant le notaire Giovanni Maria Bellomo. Peut-être la dette avait-elle été contractée par leur père Bartolomeo et transférée aux fils. Elle fut finalement soldée par les fils de Carlo, les frères Gerolamo, Paolo et Gio. Francesco.

Courageux mais sans scrupules, ils imposaient des contributions, attachaient aux arbres de paisibles paysans, volaient et tuaient quiconque leur opposait la moindre résistance...

LA TERRE D'ISOLA

Il est très probable que ce soit Antonio Maria, fils de Giovanni, qui a acheté la première terre à L'Isola, une propriété familiale qui se trouve en rive gauche de la Roya, juste en face de l'actuelle centrale EDF de Piène-Basse. En fait un Antonio Ajperti, fils de feu Gio., par un acte de 1768, achète à l'âge de 47 ans « *Un morceau de terre plantée d'oliviers sise sur le territoire de Piène, appelée L'Isola, formant une terrasse limitée vers la montagne par un ruisseau à sec et des trois autres côtés par les propriétés du vendeur* », à Giobatta Allavena fils d'Antonio, de Piène, âgé de 25 ans. L'évaluation faite par les experts se monte à « *Deux cent soixante-sept liras en monnaie de Gênes. Il est convenu entre les deux parties que le dit Ajperti pourra aller sur sa terre en passant, avec des chèvres et d'autres bêtes, par le ruisseau jusqu'au chemin de Breil, en passant sur la terre d'Allavena.* »

Vingt ans après, un litige apparut sur la propriété de la terre d'Isola, vendue par Giobatta Allavena. Le notaire Giacomo Amerio recueillit, sur instance des deux Iperti (Paolo fils de Francesco et Gerolamo fils d'Antonio) qui probablement revendiquaient cette terre, une série de témoignages, dont celui de Marco Aurelio fils de Giobatta, âgé de 64 ans, de Libre, qui confirmait que la terre avait été acquise par Antonio Iperti fils de Giovanni. Un autre témoin, Giuseppe Iperti fils d'Antonio, 31 ans, déclara avoir entendu dire par le fils du vendeur, Gerolamo, que la terre ne pouvait pas être à son père, alors que Gerolamo Amerio affirmait que les Allavena se ravitaillaient chez Francesco Iperti fils de Paolo, son cousin, avec la promesse de recevoir une terre à L'Isola. On ne sait pas comment s'est conclu ce litige, mais il est certain que ce genre de controverses devait être courant en l'absence de documents écrits lors des transmissions de propriétés.

L'EPIDEMIE DE 1757

Reprenons notre récit avec le fils d'Antonio, Gerolamo, né le 17 janvier 1752. Gerolamo, quand il avait un peu plus de 5 ans, faillit mourir à la suite d'une terrible épidémie qui se propagea dans la commune en 1757. Cette année-là, 85 décès, en grande partie des enfants, furent enregistrés. La période la plus critique s'étendit d'avril à septembre, lorsque le curé de Piène, Don Giacomo Ferrari, dut enregistrer dans son « livre des morts » de trois à cinq décès par semaine. Pour avoir une idée de la gravité de l'épidémie, il faut comparer ces 85 morts de 1757 aux 9 et 18 enregistrés au cours des deux années précédentes, et aux 22 de l'année suivante. Parmi eux, 11 petits Iperti furent victimes de cette calamité.

Une autre famille Iperti importante habitait à Libre à cette époque, celle de Marco Aurelio, qui eut au moins sept enfants. Marco Aurelio était né en 1727 de Giobatta et Maria Francesca. Son père Giobatta, fils de feu Giovanni, fut syndic en 1761 et en 1767, année où il fut déposé pour incapacité.¹³ Il est intéressant de lire la citation d'un témoin : « *Nous habitons (...) dans un lieu-dit appelé Libre, distant de Piène d'environ deux heures de marche, les chemins étant en très mauvais état et presque impraticables.* » Rappelons que les parents devaient se rendre à Piène pour déclarer la naissance de leurs enfants et les faire baptiser. Les morts eux mêmes devaient faire ce long voyage pour être ensevelis à l'église de l'Annonciation. Bien que les fils de Marco Aurelio aient été nombreux, ses descendants mâles n'eurent pas d'enfants ou émigrèrent à Libre, car au cours des années suivantes on n'en retrouve plus trace.

GEROLAMO ET MARIA CATERINA

Gerolamo était certainement un patriarche. Quand il épousa, à l'âge de 26 ans, Maria Caterina Muratone, âgée de 20 ans, il avait une position économique importante puisqu'il était enregistré comme propriétaire. Son mariage fut prolifique, avec douze enfants dont six garçons. Au moins trois de ces garçons se marièrent et eurent une longue descendance. Un des fils de Gerolamo, Antonio, épousa Maria de Dolceacqua, dont le quatrième fils Andrea, avec son épouse Maria Gastaldi, sont les parents de cet Antonio qui émigra à Vallauris et dont j'ai déjà parlé. Caterina mourut à seulement 45 ans en 1802.

Gerolamo, quinquagénaire, se remaria avec Caterina Casciolla, dont il n'eut pas d'enfants. Il vécut jusqu'à l'âge vénérable de 94 ans et eut une vingtaine de neveux et de petits neveux. A sa mort, nous étions déjà en 1846. Son cinquième fils, Antonio Giovanni Battista, qui porte donc le prénom de son grand-père, naquit le 18 décembre 1784. Il est contemporain de Ugo Foscolo (1778-1827) et d'Alessandro Manzoni (1785-1873), mais je doute qu'il ait entendu parler de ces écrivains italiens au cours de sa vie, même si Foscolo séjourna sur le littoral de Vintimille où il créa le personnage de Jacopo Ortiz.

Le jeune Giobatta fut par contre le témoin de grands bouleversements politiques. Alors qu'il avait 13 ans, la Révolution arriva à Piène et à Libre dans le sillage des idées qui agitaient la France voisine. La vieille et aristocratique république de Gênes fut renversée et la république Ligure proclamée. Elle n'allait pas durer longtemps. Attirés par la grandeur napoléonienne, ses responsables proposèrent l'union avec la France et, à la suite d'un vote organisé à cet effet, la Ligurie fut incorporée à l'empire français en juin 1805. Piène se retrouva dans le canton de Vintimille, rattaché au département des Alpes-Maritimes dont le chef-lieu était Nice.

UN ECLAIR TUE LE CURE DON VIALE

Giobatta n'avait pas encore 15 ans lorsque survint un terrible événement, en juin 1799.

Voici comment son père Gerolamo a dû le raconter à sa famille : « *Aujourd'hui vers midi, pendant un orage, un éclair est tombé sur le prêtre de Piène, Giobatta Viale, originaire d'Airole. Il est mort sur le coup. Il paraît qu'il était devant la porte de l'église, où beaucoup de gens s'étaient rassemblés pour prier. Il faisait justement un exorcisme pour protéger le village de l'orage, pour qu'il ne détruise pas les récoltes et la prochaine vendange. Il est tombé à la renverse, le visage vers le ciel, brûlé sur tout le corps sauf les chaussures, les bas et le pantalon. D'une oreille sortait du sang qui s'est coagulé en formant une petite flaque près de sa tête. Il semble que la foudre s'est abattue sur le clocher ; elle a troué le linteau de la porte et a frappé le prêtre. Il n'avait que 48 ans et il était curé à Piène depuis sept ans.* »¹⁴

Giobatta épousa Caterina Angelica Trucchi, de Fanghetto. Alors qu'elle n'avait pas encore 20 ans, elle donna naissance à Gerolamo en 1808, le premier d'une fratrie de douze enfants.



13 - Archivio di Stato Ventimiglia, acte du notaire Andrea Battaglia, 12 juillet 1767, f. 68, D 1752, transcrit par L. Rossi. En réalité, cet acte comporte de sérieuses contradictions. Les témoins indiquent d'abord Antonio Amerio fils de feu Carlo, comme syndic dans l'état d'incapacité, mais ensuite ils parlent de Giobatta et deux fois d'Aiperti, ce qui fait supposer que le syndic était en fait Giobatta Aiperti, et non Antonio Amerio, âgé de 40 ans, qui est cité comme témoin au début de l'acte. Les témoins déclarent : « *Nous attestons par notre serment et pour la pure vérité, connaître pleinement Antonio Amerio fils de Carlo, de Piène. Nous sommes les habitants de cette communauté mais résidons au hameau de Libre, distant de Piène d'environ deux heures de marche, les chemins étant en très mauvais état et presque impraticables. Cet homme est d'un âge avancé, sa mémoire affaiblie, il ne sait ni lire ni écrire, et il est incapable d'assurer la charge de syndic de cette communauté, à laquelle il a été désigné cette année en compagnie de Tomaso Liprandi, qui lui aussi ne sait ni lire ni écrire. Le dénommé Giobatta, étant donné son âge avancé, ne s'occupe plus de ses propres affaires, ne travaille plus, ne va plus à la chasse depuis quatre ans comme il le faisait avant, et n'a plus assuré la charge de syndic depuis six ans. Il l'a acceptée parce que son collègue le capitaine Gastaldi sait lire et écrire, il est un homme de raison, capable, et c'est lui qui faisait tout. Maintenant qu'il est notre podestat et qu'Aiperti a été élu comme syndic, il n'a pas exercé sa fonction depuis plus d'un mois et demi. Comme nous connaissons personnellement le dit Aiperti, son caractère, la distance de son habitation jusqu'à Piène, l'état des chemins et sa totale incapacité à exercer la charge de syndic, nous avons déposé publiquement cela comme étant notoire et véritable.* »

14 - La nouvelle est rapportée en page 776 du CD cité. L. Rossi, dans son livre « Airole 500 anni » rapporte en page 189 la relation envoyée par le secrétaire communal Giuseppe Gastaldi à Vintimille : « *Nous avons eu connaissance par la rumeur publique et par la tristesse générale du peuple, qu'il y a à peine une demi-heure est décédé Giobatta Viale, prêtre de cette église paroissiale, frappé par un éclair alors qu'il conjurait devant la porte de l'église un orage qui menaçait de s'abattre.* » La relation se poursuit avec les détails de l'accident et se termine ainsi : « *Nous avons donc ordonné d'emporter son cadavre et de le transporter dans la maison paroissiale pour qu'il soit revêtu des attributs sacerdotaux et exposé au public, et nous avons pourvu au nécessaire pour son enterrement.* » Dans l'acte de décès rédigé par le révérend Petrus Antonius Cottalorda de Breil, curé de cette paroisse, sa mort est enregistrée en date du 18 juin 1799 et ses obsèques le 20 juin.

LE PAPE A VINTIMILLE

Giobatta avait un peu plus de 29 ans quand arriva jusqu'à Libre l'écho d'un grand événement : le passage du pape à Vintimille, lors de son retour de Paris à Rome. Le curé de Piène, Don Antonio Pallanca, probablement originaire d'Airole, accompagné d'un groupe de Librasques parmi lesquels se trouvait peut-être Giobatta, devait être présent ce 11 février 1814, quand « *A trois heures de l'après-midi, le révérend chapitre, le clergé de la ville et des villages voisins se rendirent avec une croix jusqu'aux environs de Latte pour l'accueillir.* » C'est Don Giovanni Amalberti, économiste de l'église d'Airole, qui raconte : « *Les personnes les plus civiles se pressèrent pour porter le siège de Sa Sainteté jusqu'à la cathédrale. Il fut reçu aux portes de la ville sous un baldaquin, au chant du Te Deum, et conduit sous les ovations à la cathédrale.* »

Un peu plus d'un an après, le 18 juin 1815, Giobatta, désormais trentenaire, dut saluer avec joie la défaite de Napoléon à Waterloo. La pression fiscale, pour financer les guerres continues de l'empire, était devenue insupportable. Au congrès de Vienne, l'ancienne république de Gênes fut attribuée au royaume de Sardaigne. C'est à cette occasion que Piène rejoignit Nice dans le domaine de la Maison de Savoie, qui avait tant convoité ce secteur au cours des siècles précédents.

Giobatta, comme son père, devint un patriarche et mourut en 1875 à l'âge avancé de 91 ans. Il était veuf depuis longtemps, sa femme Caterina étant décédée en 1860 à 72 ans.

LES MOULINS ET L'ECONOMIE

C'est Giobatta, bisaïeul de mon grand-père Barba Gè, qui acheta en 1812 quelques parcelles de terre à L'Isola. Très probablement, c'est ce même ancêtre, Giobatta Iperiti, conseiller de la communauté de Piène, qui, le 19 juin 1843, signa d'une croix une délibération en matière de moulins.¹⁵ Ce document très intéressant précise : « *Le conseil se fait un devoir de faire observer à Monsieur l'illustre intendant de la province que cette communauté pratique depuis des temps immémoriaux des dérivations d'eau pour ses propres moulins, deux sur le fleuve Roya, deux sur le torrent Bévèra et une sur le vallon du Rio, dont elle avait l'usage privé jusqu'à ce que soient supprimées les banalités, et que pour ce motif il conviendrait que la dite communauté ne soit pas tenue de faire légitimer ses dérivations, ni devoir payer aucune redevance pour l'usage pacifique qu'elle en fait depuis des siècles.* » Un des moulins qui utilisait l'eau de la Roya, prélevée par un canal partant à proximité du pont de Fangaras, est encore bien visible en face de la Casa del Ponte au quartier Ravaï. C'est un moulin mixte, à farine et à huile, très ancien.



15 - L. Limon, page 434, AOM N.40 du 19 juin 1843.

16 - Archivio di Stato Ventimiglia, acte du notaire Paolo Viale, 25 octobre 1786, transcrit par L. Rossi. L'acte est un véritable contrat et concerne la construction d'« un nouveau canal et d'un édifice à usage de moulin à grain et à huile. » Y est annexée l'offre du Mastro Giobatta Moro : « *Je me fais obligation de prendre l'eau dans le ruisseau ou vallon qui vient de la maison des Cotta... Le moulin à grain et à huile devra être construit au-delà du vallon de Ravaï, c'est à dire aux Naisci.* » Les frères Limon ont remporté les enchères publiques pour le prix de 3299 livres. Giobatta Moro s'engageait à construire le tout d'ici quatre ans et avait demandé à être payé annuellement, le dernier règlement ayant lieu après la réception de l'ouvrage.

17 - Archivio di Stato Ventimiglia, acte du notaire Giobatta Amerio, 25 septembre 1763. Francesco, fils de Paolo, est témoin de cet acte. Le nom de Giacomo et de Francesco est écrit « Hayperto », bien que le document soit rédigé en italien. Il lui est annexé la lettre par laquelle Giobatta Trucco avait présenté son projet le 21 août 1763. « *La magnifique communauté ayant accepté les parties pour faire les nouveaux moulins, j'ai estimé qu'il était bien à propos de s'en doter pour l'utilité de la communauté et la commodité de tous.* » Le manuscrit est clair et ordonné, même si son orthographe comporte des influences dialectales.

L'ancien moulin de Ravaï. Photo Luigi IPERTI

Mais revenons à nos ancêtres. Le fils de Giobatta, Gerolamo, épousa Maria Giulia Trucchi de Fanghetto qui, à l'âge de 18 ans, donna le jour en 1833 à sa première fille Angelina, que suivirent onze autres enfants. Gerolamo fut aussi prolifique que son grand-père qui portait le même prénom. Parmi ses enfants, il y eut Caterina, née en 1836 et morte en 1908, dont la pierre tombale est encore visible au cimetière de Libre, ou bien Antonio, né en 1852, mon arrière-grand-père. Gerolamo a vécu 85 ans et sa femme Maria Giulia 87.



Vue générale du village de Piène avec son château génois réputé imprenable, sur l'éperon à gauche.
Photo Luigi IPERTI

LES FAMILLES DE LIBRE A LA FIN DU XIX^{ÈME} SIECLE ET LES PROTESTANTS

Un document de 1891, rédigé par le prêtre Giovanni Borfiga¹⁹, nous permet d'avoir un aperçu de la population qui était présente dans les différents quartiers de Libre à cette époque. Il y avait 92 familles, dont seulement 66 contribuaient au fonds de la paroisse pour un montant total de 321 livres, 147,50 livres provenant des revenus de titres et 160 de fonds communaux. Les 26 autres familles ne versaient pas de contribution car « elles dépendaient du ministre du culte protestant. » Avec cet écrit, nous découvrons qu'il y avait à Libre une petite enclave protestante, probablement d'origine vaudoise, qui était surtout installée à Giasteve parmi les Gastaldi. Cette situation ne perdura pas et je ne me souviens pas que Barba Gè n'en ait jamais parlé, même si sur le document de Don Borfiga deux des quatre familles Iperiti apparaissent parmi les protestants : il s'agit de l'oncle Giobatta et du cousin Carlo, alors que le père Antonio et le grand-père Gerolamo étaient du côté du curé.

Ce document contient d'autres informations précieuses, notamment en ce qui concerne la distribution des familles entre les différents quartiers.²⁰ Les groupes familiaux étaient concentrés chacun dans un ou plusieurs hameaux. Par exemple les Gastaldi, les plus nombreux puisqu'ils constituaient la moitié des familles, étaient installés à Giasteve, à Frugon et à La Chiesa, alors que les Cotta résidaient à Cotte et à Braghette, les Iperiti à Aubé, les Amerio à Burgugni, les Boetto à Aubé et les Rey à La Chiesa. Ciabotte, l'écart le plus élevé, avec des maisons très petites, était déjà abandonné, de même que Le Cab. Gilbert Amerio indique que le dernier habitant du Cab est mort en 1905. Giasteve était le hameau le plus peuplé, avec 25 familles, suivi par Cotte avec 20. En 1880, il est signalé qu'il y avait dans ce dernier plus de 30 jeunes filles en état de se marier.

Dans cette répartition des noyaux familiaux homogènes dans les différents quartiers, on trouve des analogies avec ce qui se passait à Collabassa, créé par un petit nombre de familles, et plus encore à Fanghetto où restèrent présents les groupes initiaux des Viale et des Trucchi. Les garçons héritaient des maisons et des terres des parents, et ils restaient donc sur place, tandis que les filles abandonnaient la maison paternelle pour rejoindre leur mari dans un autre village. Dans le document, à côté des noms des chefs de familles apparaissent les surnoms qui étaient normalement employés pour désigner les gens.

LONGEVITE, TRAVAIL ET VIE SAINTE

Antonio, père de Barba Gè, eut une vie relativement courte par rapport à celle de ses aînés. Il mourut à 57 ans, tandis que sa femme Caterina parvint à l'âge respectable de 83 ans. Nous sommes maintenant arrivés à un temps que j'ai vécu, et dont je me souviens. Mon arrière-grand-mère Caterina était une femme grande et maigre, toujours vêtue de noir. Elle habitait à l'étage de la Casa del Ponte.

La tradition de longévité de nos anciens a continué avec Barba Gè, mort à 84 ans à la suite d'une chute. Sa femme Vittorina a vécu jusqu'à 94 ans et mes parents 81 et 86 ans. Barba Gè était connu dans toute la vallée de la Roya. Dans les premières années du siècle dernier, au temps des grands chantiers du chemin de fer et des usines hydroélectriques, il exploitait un commerce faisant restaurant et auberge dans la Casa del Ponte à Ravai. Ses deux filles ont eu aussi une longue vie : 89 ans pour Costanza et 105 ans pour Maria. Mais cette tradition a été interrompue par mon frère Benito, qui nous a quittés à seulement 68 ans.

Des vies comme celles de Gerolamo, de son fils Giobatta et de son neveu Gerolamo étonnent et impressionnent, quand on sait qu'à cette époque la durée moyenne de vie était très courte. La cause en est peut-être aux gènes familiaux, mais plus généralement à ceux de cette communauté puisque les Iperiti ont souvent pris épouse dans les familles locales, en particulier les Trucchi et les Gastaldi. Nous concluons enfin sur le fait que d'autres facteurs ont contribué à cette longévité des Iperiti : un lieu de résidence salubre, un dur travail physique, une alimentation sans excès et des mœurs honnêtes.



18 - Archivio di Stato Ventimiglia, acte du notaire Andrea Battaglia, f. 80 n 96, 22 août 1791, D 564 de L. Rossi. Dans cet acte apparaissent de nombreux Iperiti, dont le patronyme est écrit de plusieurs façons : Aperti, Iperiti, Iperito, Petronilla veuve Iperita, Aiperiti.

19 - Archives paroissiales d'Airole, D 5075 de Lorenzo Rossi.

20 - La répartition des familles entre les différents hameaux s'effectuait comme suit : à Giasteve 25 familles Gastaldi, sauf deux veuves Angelina Iperiti et Angela Trucchi ; aux Braghette 3 familles Cotta ; à Frugon 9 familles dont 7 Gastaldi, une Rey et une veuve Cotta ; à La Chiesa 10 familles dont 5 Gastaldi, 3 Rey, une Cotta et une Garelli ; à Burgugni 15 familles dont 4 Gastaldi, 4 Cotta, 3 Amerio, une Viale, 3 veuves Cotta, Gastaldi et Viale ; à Aubé 10 familles dont 4 Iperiti, 5 Boetto et une veuve Cotta mariée à Giobatta Iperiti ; à Cotte 20 familles dont 12 Cotta et deux veuves Cotta, 4 Gastaldi et 2 Migliore.

De TENDE à VERNANTE : une randonnée sur l'ancien territoire des comtes Lascaris

Gilles LENTULO

Cette randonnée à caractère sportif de trois jours en haute montagne est à réaliser de préférence entre le 15 juin et le 15 septembre, période d'ouverture des refuges. En suivant le concept des randos de gare à gare comme celle de La Brigue à Orméa (publiée dans le HP n° 68), celle-ci nous mènera de Tende à Vernante par les chemins de traverse du parc naturel Alta Valle Pesio et Tànarò. Afin de partir tôt, nous avons préféré arriver la veille à Tende, où divers moyens d'hébergement sont à votre disposition. Pour notre part, nous avons fait le choix de dormir au gîte des Carlines, où nous avons pu prendre un petit déjeuner de très bonne heure et préparer notre pique-nique.

1^{er} jour :

Tende - Vallon du Réfrei - Refuge Don Barbera

Nous partons à 6h30, ce qui nous permettra d'éviter l'éventuel orage de l'après-midi, fréquent dans la deuxième moitié de l'été. En parcourant le village encore à moitié endormi, nous traversons la D6204, la place de la Résistance et suivons l'avenue Jean Médecin qui nous fait passer sous la voie ferrée pour remonter la vallée de la Pia. Une dernière fontaine permet de compléter nos gourdes, puis nous surplombons le camping municipal avant de trouver la borne 58 (6h50), en direction du hameau de Réfrei. A compter de la borne 306 (7h20), nous délaissions la route pour une piste en terre qui franchit le torrent et longe le lac privé de la Pia. A partir de là, nous suivons le balisage jaune jusqu'à la fin de la journée. La piste longe les bornes 322 puis 318 (vers 7h40), au niveau des **granges de la Pia** et de leur rucher.

C'est ici que les choses sérieuses commencent. La piste s'achève et c'est un sentier balisé qui grimpe en zigzag. Il passe près des ruines d'anciennes habitations, puis s'aplanit légèrement à l'approche du **Castel Tournou**, cette ancienne fortification italienne creusée dans une tour rocheuse naturelle que Yann Duvivier nous a fait visiter dans le HP n° 38. Au dessus de l'oratoire et des anciennes granges de Cragnou, les ouvertures de tir apparaissent dans la falaise du castèe, le château...

Ci-contre à droite : la montée au Plan Chevolail avec, en toile de fond, le massif de Valmaurina et l'ancienne piste militaire.

Ci-dessous : dans le vallon de la Pia, avec Tende et la Roya en arrière-plan.

Ensemble des photos : Gilles LENTULO



Après la raide ascension sous l'ouvrage fortifié, nous arrivons sous l'ombrage de quelques arbres où nous rejoignons une piste en redescendant légèrement, pour découvrir la borne 317 (9h00), à moitié enfouie dans la végétation. Nous suivons maintenant le chemin du Réfrei, qui pénètre en forêt où l'on trouvera selon la saison des pommes sauvages et des noisettes. C'est bientôt le **hameau de Réfrei** (9h45), situé à 1444 m et bien fleuri, dont Jean-Louis Meytral nous a fait découvrir les charmes dans le HP n° 69.

Nous passons devant la borne 315 et poursuivons notre chemin en direction du col des Seigneurs. Le sentier se faufile dans une végétation touffue, où l'on trouvera des prunes en fin d'été. Après la traversée du torrent et la borne 314 (10h20), nous filons à gauche et prenons encore de l'altitude par une succession de courts lacets en profitant du vallon creusé par le torrent. Le balisage est légèrement effacé sur cette portion du vallon des Chiappe Magne qui se resserre. Passé le dernier ressaut de terrain, nous débouchons sur la plaine de la **vacherie de Malabergue**.

Celle-ci, comme tout le massif du Marguareis, forme une enclave de La Brigue qui s'est retrouvée coupée du chef-lieu communal depuis que le traité de 1947 a séparé ce territoire en deux communes : La Brigue côté France et Briga-Alta côté Italie. En été, un troupeau de vaches est généralement au pâturage dans ce secteur. A proximité de l'abreuvoir se trouve la balise 323 (11h10).



Pour contourner la zone fortement piétinée par les bêtes, il faut continuer plein ouest en s'orientant légèrement vers le nord jusqu'à la balise 324 (11h25), située près d'un piton rocheux. Arrivés à ce niveau, nous allons prendre de la hauteur pour nous sortir du vallon de Malabergue par un itinéraire qui devient plus « physique ». En suivant le contour de la montagne, nous profitons d'une trouée pour rallier la cuvette du **Plan Chevolail**.

Nous effectuons un virage à 90° dans cette cuvette pour nous hisser vers la droite sur un sentier bien visible, même si les marques sont ici moins visibles. Ce tracé nous mène jusqu'à l'ancienne piste militaire italienne des crêtes, que nous rejoignons à la borne 327 (vers 12h30). Moins de 5 minutes plus tard, nous sommes au **col des Seigneurs** qui marque depuis 1947 la frontière, sur la ligne de partage des eaux entre la vallée de la Roya et celle du Tànarò. Le **refuge Don Barbera**, que nous allons rejoindre, est visible légèrement en contrebas. Ce refuge, refait à neuf en 2006, dépend du parc naturel italien de l'Alta Valle Pesio et du Tànarò. Nous allons y prendre un repos bien mérité !

Informations pratiques : Rifugio Don Barbera, téléphone depuis la France 0039 0171 738 077 ou 0039 3474 203 288. Demi-pension : 40 euros. Petit-déjeuner seul : 8 euros. Pique-nique : 8 euros. Météorologie : 08 92 68 02 06.

Distance de la première étape : 15 à 16 km. Durée : 6h00 à 6h30. Dénivelé cumulé : 1300 m. Point bas : 800 m. Point haut : 2111 m. Difficulté : moyenne à assez forte. Carte IGN 1/25000^{ème} Alpes sans frontières n° 3 Marguareis - Mongioie.

Ci-contre : lever du jour depuis le pas de Scarasson, en direction de la conque des Carsene et du mont Viso.

Ci-dessous : la face nord du Scarasson, dans le massif du Marguareis.

En bas à droite : l'arrivée au refuge Garelli, le deuxième jour de la randonnée.



2^{ème} jour : Refuge Don Barbera - Passo del Duca - Refuge Pian delle Gorre

En suivant le conseil de guides locaux, nous partons de bonne heure pour passer le pas de Scarasson. C'est un itinéraire à proscrire pour les personnes souffrant de vertige et en cas de nuages ou de brouillard (mieux vaut alors passer par le refuge Morgantini et le Gias de l'Ortica, moyennant une heure de marche supplémentaire).

Cet itinéraire n'est pas le plus court, mais c'est sans doute le plus beau ! Nous « levons l'ancre » à 6h45 et remontons au **col des Seigneurs** d'où nous suivons d'abord l'ancienne piste militaire sur le territoire français, ce qui nous permet un échauffement régulier pour débiter la journée. Passé un ponceau de pierre, un balisage rouge et orange nous invite à laisser la piste au profit d'une sente en face sud du massif du Marguareis (mais on peut aussi poursuivre la piste sur 50 m et emprunter sur la droite une autre piste balisée en rouge et blanc). Le chemin grimpe d'abord vers le nord-ouest, puis plein nord en suivant des S orangés peints sur des rochers puis un balisage rouge.

Nous arrivons au **pas du Scarasson** à 2302 m (vers 7h50), à l'aplomb de la conque des Carsene. Nous entrons ici définitivement sur le territoire italien de la province de Cuneo, dans le parc naturel de l'Alta Valle Pesio et du Tànaro. Dans cette zone escarpée, le chemin est parfois difficile à repérer. Nous sommes dans un amas chaotique de rochers calcaires, jalonné de gouffres ou avens réputés auprès des spéléologues.

Les eaux pluviales qui pénètrent dans ces cavités suivent une multitude de voies souterraines d'où elles ressortent plusieurs kilomètres plus loin dans les vallées du Tànaro, de la Roya, de la Vermenagna ou du Pesio. Le trajet est assez physique, car il faut escalader de nombreux blocs rocheux en suivant un balisage rouge et blanc, souvent remplacé par des cairns formés de petites pierres entassées. En arrivant au-dessus du gouffre de Scarasson, la vue s'étale sur la haute vallée du Pesio que nous rejoindrons en fin d'après-midi, et vers l'est sur le refuge Garelli où nous avons choisi de faire étape à midi.

En arpentant la crête, nous apercevons de nombreux chamois. Malgré la haute altitude, quelques pins nains poussent ici et là. A l'ouest en contrebas apparaît la cabane Morgantini, construite en 1977 à l'attention des expéditions spéléologiques mais ouverte à tous. Il faut chercher les marquages et les cairns en montant et descendant dans les rochers pour trouver le meilleur itinéraire, peu avant de rejoindre une intersection de sentiers. Celui venant du Gias de l'Ortica est désigné H10, selon la classification des itinéraires dans ce secteur.

Nous remontons légèrement jusqu'au **pas del Duca** à 1989 m (vers 9h10), où un petit oratoire est aménagé dans une anfractuosité de la roche. A l'intersection suivante du **col del Prel Soprano** (9h20), à 1946 m, le panneau GTA matérialise la Grande Traversée des



Alpes, un itinéraire de grande randonnée de Trieste à Monaco. Nous suivons l'itinéraire H7 dans la direction refuge Garelli - Laghetto del Margareis et trouvons rapidement une troisième intersection (9h25) aux abords d'un piton. De là, nous entamons une sérieuse descente à travers les éboulis sous la face nord du massif du Marguareis, plus précisément sous le Scarasson. Le chemin GTA est bien tracé et parfaitement balisé en rouge et blanc. Au bas du vallon, nous trouvons une autre bifurcation (10h15) vers 1700 m d'altitude, à proximité du Gias Balmass.

L'itinéraire prend la dénomination H1 et remonte vers le petit lac de Marguareis. Au cours de cette ascension, nous longeons le Gias Soprano del Marguareis (10h35) à 1730 m, puis parvenons au charmant « *laghetto* » ou **petit lac du Marguareis** (11h10), à 1923 m. Un panneau donne des indications sur le petit parc botanique Danilo Re, créé en 1997 un peu plus haut. Ce parc de près de 8000 m² regroupe près de 1488 espèces de plantes endémiques des différents massifs alpins, dont 26 qui n'existent que dans ce secteur et nulle part ailleurs dans le monde. Cette particularité est due à la conjonction de différents éléments de la biosphère tels que les entrées maritimes de la Méditerranée, la plaine du Pô et la proximité des Apennins.

Il nous reste peu de distance à parcourir pour rallier le **refuge Garelli**, situé à 1970 m (11h30). Nous avons fait le choix de manger ici, tant par plaisir que pour faire fonctionner ce établissement du Club Alpin Italien. *Informations pratiques : téléphone depuis la France 0039 0171 73 80 78. Repas avec vin et café : 13 euros.*

Nous quittons le refuge Garelli (13h00) par le sentier au nord-ouest de celui-ci, à côté de la pancarte Pian del Lupo. Nous franchissons un ponceau de bois et descendons en trouvant par endroits des marquages rouges, puis rouges et blancs, jusqu'à la zone plane où se trouve le **Gias Soprano Sestrera** à 1842 m (13h20). Attention : les cartes au 1/25000^{ème} présentent des lacunes dans ce secteur ! Nous choisissons l'itinéraire H8 qui bifurque à droite et qui contourne la bâtisse. Le pré s'incline peu à peu et le chemin, matérialisé par des balises oranges puis rouges et blanches, apparaît davantage. Le tracé entame alors la descente par une succession de lacets en lisière de forêt. Nous parvenons dans un pré au **Gias Sottano Sestrera** (14h30), à 1331 m. Un abreuvoir est alimenté par un mince filet d'eau. C'est ici que les itinéraires H1 et H8 se rejoignent.

Nous ignorons une sente s'échappant sur la droite et nous nous enfonçons en forêt après avoir franchi le torrent Sestrera. En suivant le sens de la déclivité, le balisage alterne des sections repérées uniquement de rouge, puis de rouge et blanc. Nous finissons par déboucher sur une aire de parking à proximité du lieu-dit **Il Salto** (15h00), à l'extrémité de la route du Pesio. Fidèles au principe que nous nous sommes fixés depuis le refuge Garelli, nous continuons par la piste en pente traversant un sous-bois. Nous franchissons un pont en pierre sur un torrent et parvenons aux abords d'une aire de pique-nique et d'un chalet : c'est le **refuge du Pian delle Gorre** (15h30), à 1044 m d'altitude.

Informations pratiques : Rifugio Pian delle Gorre, téléphone depuis la France : 0039 0171 738 077 ou 0039 3332 700 314. Demi-pension : 39 euros. Petit déjeuner seul : 8 euros. Pique-nique : 8 euros.

Distance de la deuxième étape : 15 km. Durée : 6h00 à 6h30. Dénivelé cumulé : 1270 m. Point bas : 1032 m. Point haut : 2302 m. Difficulté : forte. Carte italienne IGC 1/50000^{ème} Alpi Marittime e Liguri. Itinéraires H10, H7, H1 et H8. Pour une visite guidée du parc botanique Danilo Re, contacter le parc naturel de l'Alta Valle Pesio et du Tanaro au 0039 0171 734 021.

Les plus courageux, après avoir déposé leurs effets au refuge, pourront continuer à descendre sur la route goudronnée, en passant devant l'unique monument dédié aux partisans italiens. Ils atteindront la **Certosa di Pesio**, vaste et beau monastère des Bénédictins Chartreux dont on peut visiter une partie. Plusieurs personnalités ont séjourné en ce lieu, au temps où la chartreuse était transformée en établissement thermal : parmi eux, le comte de Cavour et l'écrivain français Stendhal. Il faut compter au minimum 1h30 de marche pour le trajet aller-retour du refuge à la chartreuse.

3^{ème} jour :

Refuge Pian delle Gorre - Bisalta - Vernante

Cette étape est la plus difficile, en raison de sa longueur et des zones en à-pic rencontrées. De plus, les cartes du secteur présentent des erreurs : mieux vaut se fier aux marquages sur le terrain.

Nous quittons de bonne heure le refuge à 6h30, direction le sud-ouest pour trouver le premier panneau indicateur de l'itinéraire H10. Dans la direction du Gias Fontana, un large chemin remonte légèrement le long du torrent du Salto, que nous traversons à droite sur un pont de bois à la première intersection. Après le confluent des torrents du Salto et du Pesio (7h00), à 992 m d'altitude, nous remontons ce dernier en direction de l'observatoire de la faune. Peu avant un autre pont de bois et une aire d'informations et de pique-nique, nous laissons la piste et grimpons à gauche par un sentier (7h10) au travers d'une forêt de mélèzes. A une intersection, nous retrouvons un balisage rouge et blanc (7h30) avec la borne indicatrice Gias Fontana / Pis del Pesio. Nous poursuivons la montée en lacets et débouchons sur la prairie du **Gias Fontana** à 1218 m (7h50), avec une cabane à toiture voûtée dans le style des « *casoun* » de la Moyenne Roya.

Après une courte pause, nous choisissons le trajet H11 vers le pas de Baban et le Gias Vaccarile Sottano. Moins de 5 minutes plus tard, voici la très belle cascade de la source du Pesio, appelée **Pis del Pesio**, dans un écrin de verdure. Les choses sérieuses commencent, avec une raide ascension par une succession de zigzags en forêt. Un ancien panneau indique la direction du Pis del Pesio (8h15), correspondant à la résurgence de où s'écoule la cascade. On peut s'y rendre en 15 bonnes minutes aller-retour, mais il ne faut pas oublier qu'il reste encore beaucoup de chemin à parcourir.



Ci-dessus : arrivée au Gias Fontana, avec son « casoun » voûté.

Ci-dessous : le « Pis del Pesio », peu après le départ de notre troisième étape.



Le sentier se dégage peu à peu du bois en arrivant à proximité d'un plateau légèrement incliné près de la roche de Baban, sous la gorge de Fornace. A un nouveau croisement (9h00), nous filons tout droit vers le Gias Vaccarile Sottano et le col Vaccarile. Dorénavant il faut être vigilant et chercher les marquages rouges, car les troupeaux de vaches ont véritablement labouré le chemin. En appuyant légèrement sur la gauche en montant, on rejoint plus aisément la vacherie du **Gias Vaccarile Sottano** (9h25), à 1668 m. Il faut continuer à grimper vers le nord-est à la recherche des précieuses traces de peinture rouge. Nous gagnons une arête rocheuse située aux abords d'alpages, où un étroit défilé escalade un court raidillon vers l'ouest pour rejoindre le plateau où s'étend le **Gias Vaccarile Soprano** (10h20), à 1911 m.

Gilles Lentulo, auteur de cet article, arrive à la cime La Motta à 2280 m, sur la crête du massif de la Bisalta. On aperçoit en contrebas la plaine vers Mondovì et les collines des Langhe.



Nous profitons du dernier abreuvoir pour nous rafraîchir. L'itinéraire qui reste à parcourir n'est pas très bien signalé, mais néanmoins repérable par un randonneur entraîné. Il faut d'abord suivre brièvement le lit du ruisseau et passer entre deux mamelons au nord-ouest, d'où l'on débouche directement dans le creux du **col Vaccarile** (11h00), à 2050 m d'altitude. Nous sommes à l'intersection avec l'itinéraire L27 provenant de la cabane Chiara et de la pointe Melasso, et nous retrouvons le balisage rouge et blanc. A partir de là et jusqu'au point culminant de cette randonnée sur les crêtes de la Bisalta, un panorama exceptionnel s'étend sur la haute vallée du Pesio, la face nord du massif du Marguareis, le col de Tende et son fort central, les sommets du Mercantour et de l'Argentera, la vallée de la Vermenagna avec Limone, Vernante et la carrière de silice en limite de Robilante...

Nous poursuivons plein nord sur l'itinéraire H12 dans la direction du Bric Costa Rossa, qui marque le sommet de la montagne de la Bisalta. En zigzagant sous la pointe Agugion, à 2100 m, où parvient le chemin de Limone par l'Almellina, l'itinéraire L11 est à présent clairement identifié par des piquets peints en rouge et blanc, alternés par moments avec un marquage jaune. Le trajet prend le caractère d'un étroit chemin de chèvres sur un parcours fort escarpé, pour atteindre le **collet Mirauda**, à 2080 m, qui marque la séparation des eaux entre les vallées de la Vermenagna et du Pesio. La **pointe Colletto** (11h30) est le point de départ de l'itinéraire H13 pour la Certosa di Pesio, que nous laissons sur notre droite pour continuer sur la crête herbeuse de la Bisalta. Nous rencontrons successivement la **Colla Piana** à 2127 m (12h00), la **cime Pittè** à 2172m (12h15), point de croisement de l'itinéraire L10 venant de Costa Testette, puis la **cime La Motta** à 2280 m (12h40).

Nous faisons ici une pause d'une demi-heure pour manger avant d'entamer la descente. Nous n'irons pas jusqu'au **Bric Costa Rossa**, point culminant à 2404 m de ce massif que tous les Piémontais appellent la Bisalta, mais dont le nom n'apparaît quasiment jamais sur les cartes ! Le sommet est proche, pourtant, mais nous avons décidé de prendre le train Cuneo - Nice de 16h30 en gare de Vernante, aussi ne faut-il pas traîner.

Après avoir profité une dernière fois de la vue sur la vallée de la Vermenagna et la plaine padane, avec en toile de fond les collines des Langhe, nous entamons la descente par l'itinéraire L8. C'est un étroit chemin serpentant entre les rochers, balisé en jaune et parfois en rouge et blanc. Au flanc de la montagne s'écoule une petite source appelée Fontana La Motta, qui descend le Vallone Grande. La déclivité s'accroît par instants, nous passons sur la face nord du **mont Piane**,

au pas de la Colla et arrivons sur le plateau herbeux du **pas Ceresole** (14h20), à 1620 m d'altitude. Nous apercevons tout en contrebas le grand viaduc ferroviaire précédant le tunnel hélicoïdal de Vernante.

A l'intersection avec les parcours L20 et 21 vers Buscagé et Sella, nous piquons vers le sud-ouest pour effectuer un large lacet, toujours en suivant le trajet L8, puis nous parvenons en lisière de la forêt. Les marquages rouges sont faibles dans cette zone. Nous passons à proximité de ruines et ignorons une sente descendante vers la gauche, puis une autre ramification à droite. En pleine forêt, entre les vallons de Salet et de Santa-Lucia, nous débouchons sur une intersection aux abords de la **cime Ciapusa** (panneau vers le mont Gutzart). Nous virons à gauche et suivons plusieurs lacets pour sortir du bois au niveau du hameau du **Tetto Cantapernice** (15h20). Le chemin s'élargit sous les restanques du Tetto Paradiso, puis se dédouble sur une centaine de mètres avant de redevenir unique. Nous rallions une piste barrée à gauche par une chaîne (vers 15h40) et prenons celle de droite. Elle passe dans un sous-bois en devenant sinueuse jusqu'à rejoindre le hameau du **Tetto Croce**, ou Teit la Crus en piémontais, où un émetteur téléphonique sert de repère.

Nous arrivons à proximité du Truc del Castello puis à une intersection : il faut partir à gauche, sous les vestiges du château appelé **Turusela**, dont la riche histoire remontant au XIII^{ème} siècle a été racontée par Andrea Levico dans le HP n° 45. Dans les années 60, une carrière fût créée à proximité et son propriétaire l'étendit illégalement, ce qui fragilisa la tour encore haute de plus de 15 m. En 1966, au vu du coût de sa réhabilitation, décision fût prise de dynamiter la partie qui était la plus menaçante pour les habitations à proximité.

En suivant la pente de la Strada Castello, nous passons par deux ponts sous les voies ferrées de la gare de Vernante. Au carrefour qui suit, nous filons à gauche par la Via Canapali, bordée de fresques à l'effigie des personnages de Pinocchio. Au bout de celle-ci se trouve la gare de **Vernante** (vers 16h25). Il nous reste quelques minutes pour prendre le train, mais ceux qui le souhaitent pourront dormir dans un hôtel du village.

Informations pratiques : Office de tourisme de Vernante (Pro-Loce), téléphone depuis la France : 0039 0171 920 550.

Distance de la troisième étape : 23 à 24 km. Durée : 8h45 à 9h50 sans compter les temps de pause. Dénivelé cumulé : 1380 à 1400 m. Point bas : 790 m. Point haut : 2280 m. Difficulté : forte (vertigineux par endroits, soyez particulièrement vigilant concernant la météo dans le secteur de la Bisalta, très exposé aux orages). Itinéraires H10, H11, H12, L11b, L11, L10, L8.

LA BRIGUE : le délicieux pain du village

Michèle BENVENUTTI

Ma première rencontre avec André Bongioanni, dit *Quéqué*, le boulange de La Brigue, a été purement sonore... Nous venons d'aménager dans un ancien fenil mansardé dont les fenêtres donnent sur une petite *carée*¹ du village. Très tôt le matin, nous avons été réveillés par des voix qui n'avaient rien de céleste : il s'agissait de randonneurs, sur le pied de guerre, venant chercher leur pain avant de s'attaquer à la vallée des Merveilles. Cela nous a d'ailleurs permis d'en connaître l'itinéraire, détaillé fort aimablement par un voisin originaire du village. Après cet interlude, plus moyen de se rendormir, mais au moins nous savions que nous logions face au fournil et que ces ruelles sont d'excellentes caisses de résonance !

Pour faire connaissance d'André d'une manière plus directe, il faut aller le trouver car on ne le croise qu'exceptionnellement dans le village, où il n'a pas le temps de flâner. Il a toujours une fournée à préparer, à surveiller ou à livrer. Et « à temps perdu », il va aider son épouse qui tient la boulangerie voisine. Autant dire que la tâche ne manque pas. Le pain ? il est frais tous les jours. Les loisirs ? André sourit en haussant les épaules...

« *Été comme hiver, j'arrive vers deux heures et demie du matin. Je nettoie et chauffe le four, puis je fais une première livraison très tôt car j'ai des clients dans la vallée. Il faut préparer aussi des pains au chocolat, des croissants, de la pissaladière, de la tantifulusa.*² *Il n'y a pas si longtemps, je surveillais encore la cuisson des plats que me confiaient les ménagères, mais ce n'est plus le cas aujourd'hui, elles ont toutes un four électrique ou à gaz. Mon grand-père, puis mon père, ont été boulangers. c'est auprès d'eux, en les observant enfant, puis plus tard en les aidant, que j'ai eu l'amour de ce métier et que je l'ai appris.* »

Bien avant qu'existe la boulangerie, au Moyen Âge par exemple, le pain était pétri à la maison et cuit au four banal appartenant au seigneur du lieu.³ A l'abolition de la banalité, la cuisson du pain et de certains plats se faisait dans les abbayes puis au four communal, dont il reste un très bel exemple dans le hameau de Morignole.



Ce four fonctionne en certaines circonstances, notamment l'été au cours de manifestations traditionnelles telle que la fête du pain. Il a été reproduit à l'identique dans la cour de la Maison du Patrimoine brigasque.

Certains particuliers disposaient de leur propre four à pain. Le pain, conditionné en miches, constituait la base de la nourriture. On n'en jetait pas une miette car il était trop précieux et on le respectait véritablement. Aujourd'hui on dénombre encore trois de ces fours à pain familiaux, qui sont aménagés au rez-de-chaussée des maisons.

Avec l'amélioration des procédés, la cuisson au four communal ne se fait plus et les boulangers exercent une activité à part entière. En ville, certains fours sont de véritables laboratoires techniques ou des usines sans charme ni convivialité. Ce n'est pas le cas chez notre ami de La Brigue, où l'ambiance est des plus cordiales. Pour se rendre au fournil, c'est bien simple : il suffit de suivre la délicieuse odeur du pain qui s'échappe de la petite rue située juste derrière la boulangerie-épicerie. Devant la porte, une camionnette chargée de *canestrùn*⁴ contenant des restaurants, des baguettes, des miches, des

pains ronds ou des *pagnote*⁵, le tout encore chaud et parfumé. Voilà, tout et prêt pour une livraison.



En haut : le pétrin. Ci-contre : M. Lucien Biancheri à l'ancien four communal de Morignole et M. André Bongioanni devant son four à La Brigue.
Photos Michèle BENVENUTTI

(¹) *Carée* : rue.

(²) *Tantifulusa* : tourte de pommes de terre.

(³) La pâte levait dans une corbeille ronde en paille tressée, le *ban*. Un panier s'appelle une *banastra* et le responsable du four, qui était rémunéré en pain et en farine, le *banée*.

(⁴) *Canestrùn* : solide corbeille à deux poignées.

(⁵) *Pagnota* : petit pain rond.

(⁶) *Mastra* : pétrin en forme de coffre, parfois sculpté, en chêne, châtaignier, mélèze ou frêne, que possédait chaque famille. Ce meuble est aujourd'hui très recherché pour son bel aspect décoratif.

A l'intérieur, André est à pied d'oeuvre devant son four, dans un local voûté au rez-de-chaussée d'une maison très ancienne. Son geste est précis, et tout en travaillant il commente : « *Après avoir mélangé les ingrédients, farine, eau, levain et sel préalablement dissous, je mets la pâte dans le pétrin. Cette étape est très importante, car l'aspect et la saveur du pain en dépendent. Je laisse la pâte dans le pétrin recouvert d'un linge, afin qu'elle lève. La durée dépend de la température ambiante, autour de 30 degrés, la porte du fournil fermée. Si la pâte lève lentement, la fermentation sera régulière et le pain se conservera plus longtemps.* »

Notre ami, tout en bavardant, divise la pâte en petites portions égales. L'habitude aidant, il ne pèse plus chaque pâton ; il les façonne, les apprête puis enfourne les baguettes ainsi formées, placées quatre par quatre sur la pelle. La cuisson va durer de 20 à 22 minutes, à une température de 240 à 250 degrés. « *Autrefois, le four était chauffé au bois et la pâte pétrie à la main dans la mastra.* ⁶ *Aujourd'hui, le four et le pétrin sont électriques. C'est, bien sûr, un métier contraignant à cause des horaires, de la présence constante et de la chaleur, surtout en été, mais on s'y habitue.* »

Notre boulanger est conscient de la place importante qu'il tient dans la vie du village. Il sait que l'on compte sur lui, sur la qualité et la diversité de ses pains et autres produits. Souvent, des amis le saluent en passant par la petite rue. Il leur répond avec un sourire complice, prompt à la répartie et toujours prêt à plaisanter. Quant à nous, en savourant une bouchée de ce pain encore tiède, instant de bonheur simple remontant à la nuit des temps, nous repartons en emportant une belle provision de *pagnote* ⁵ pour satisfaire aux commandes de nos amis.

Un grand merci à André Bongioanni pour son extrême gentillesse et la qualité de ses produits !



A droite : plaques de pissaladière prêtes à être enfournées.

A gauche : mastra surmontée d'une panetière provençale.

PETIT LEXIQUE BRIGASQUE AUTOUR DU FOUR ET DU PAIN

- *Furn* : four, fournil.
 - *Furnée* : fournier.
 - *Panatée* : boulanger.
 - *Panateria* : boulangerie.
 - *Banastra* : grand panier ou hotte à pain.
 - *Enfurnauira* : pelle à enfourner.
 - *Enfurnaa* : enfourner.
 - *Pan* : pain.
 - *Pan reund* : miche.
 - *Vianda* : farine de bonne qualité.
 - *Lèvva* : levain.
 - *Aigua* : eau.
 - *Saa* : sel.
 - *Pastaa* : pétrir.
 - *Mastra* : huche pétrin.
- Ce mot dérive du latin *magis* qui a également donné *maie* en vieux français.

Accueil souriant dans la boulangerie épicerie de La Brigue. Ensemble des photos Michèle BENVENUTTI



DEUX RECETTES (ingrédients pour six personnes)

LA PISSALADIÈRE

Pâte à pain du boulanger, 4 gousses d'ail habillées, 2 kg de gros oignons, 4 anchois (8 filets), olives noires de Breil, 4 cueillerées d'huile d'olive, quelques brins de thym, sel et poivre.

Faire revenir à petit feu dans l'huile pendant deux heures les oignons émincés en tranches fines et l'ail habillé. Étaler la pâte dans un moule à tarte ou sur une plaque huilée, verser les oignons bien réduits, décorer d'olives et d'anchois, puis mettre au four.

LA TANTIFULUSA

Faire un pâte brisée à l'huile d'olive (prévoir deux parts), 1 kg de pommes de terre, 4 gousses d'ail émincées, 50 gr de fromage du pays râpé, 2 oignons, 3 oeufs, sel et poivre.

Faire cuire les pommes de terre coupées en dés. Faire revenir à l'huile les oignons. Incorporer tous les ingrédients, dont les pommes de terres, dans un saladier, ajouter les oeufs battus, le sel et le poivre. Dans une tourtière bien huilée, placer une partie de la pâte, verser la farce puis recouvrir avec le reste de la pâte. Piquer avec une fourchette la surface de la pâte et recouvrir d'une fine pellicule d'huile avant de mettre au four. Des variantes peuvent exister en fonction des produits de saison (courge, poireaux), mais les pommes de terre demeurent la base de cette tourte.

Le père Antonio Alberti, curé de

MORIGNOLE

Don Nino ALLARIA-OLIVIERI

Antonio ALBERTI naquit à La Brigue en 1828. Il fréquenta un temps l'école de mathématiques et d'écriture, puis, à l'âge de 12 ans, il quitta le village pour deux années d'études au séminaire de Vintimille. Il partit ensuite suivre les cours de philosophie et de théologie du séminaire de Nice, ville qui était alors le siège du diocèse dont dépendaient les paroisses de La Brigue et de la Haute Roya.

En 1853, à l'âge de 25 ans, il fut ordonné prêtre et envoyé dans son village natal, La Brigue. Le curé de cette paroisse le chargea du service du hameau de Morignole, où sa famille, les Lanteri-Minet, résidait et possédait des biens et des intérêts. On sait qu'à cette époque les Minet et les Alberti tiraient une certaine aisance de grands troupeaux de brebis dont ils étaient propriétaires.

Don Alberti créa à Morignole une école pour les plus petits, qu'il appela « l'école du froid ». Pendant cette première expérience d'enseignement, il transporta son école pendant deux ou trois mois à la Valle dei Signori, où plusieurs familles de Morignole et d'ailleurs faisaient la transhumance.

A peine nommé dans ce hameau, Don Alberti voulut proposer à la commune de La Brigue l'érection de Morignole en vicariat. Mais les fonds manquaient pour constituer la « congrue », ensemble des revenus permettant de rétribuer le bénéficiaire et d'assurer le culte. Estimant à 600 livres le capital nécessaire, il parvint à convaincre le conseil municipal d'en verser 200 et attendit le retour des bergers des pâturages d'hiver pour rassembler 300 livres auprès d'eux. Le 17 juin 1853 à Nice, la « commission royale pour le financement des paroisses les plus faiblement pourvues du Comté de Nice », présidée par l'évêque, Mgr. Pierre Sola, donna un avis favorable.

Mais d'autres obstacles allaient survenir. Pour instaurer Morignole vicariat autonome, il fallait amputer la paroisse de La Brigue d'un morceau de territoire important, ce qui mécontenta le curé titulaire et son chapitre. Un accord fut néanmoins conclu pour définir le territoire du nouveau vicariat : « Il commence aux terrasses du vallon d'Ugaglio et monte jusqu'au col de la Crocetta de Tende (baisse de la Crouseta) ; de là il suit la crête jusqu'au mont Bartran (Bertrand) et confine toujours avec le territoire de Tende en passant par la maison de la bandite de Velleggio. En suivant la direction de Colla-Rossa, il longe l'alpage des Navette appartenant à Tende jusqu'au col de (...) puis redescend vers le point où le vallon d'Ugaggio rejoint celui

de Morignole. » Don Alberti accepta les dispositions imposées par l'évêque, mais par la suite il se plaignit à plusieurs reprises que Morignole n'était pas reconnu comme un vicariat de plein droit.

Car si les limites étaient stables et reconnues, le curé de La Brigue avait réussi à conserver le « droit d'étole » sur Morignole. Par ce droit, les livres de baptêmes, de mariages et de décès du hameau dépendaient toujours de la paroisse de La Brigue et y étaient conservés.



Ci-contre, l'ordre de l'évêque de Nice Pierre Sola en date du 17 juin 1853, accordant un revenu annuel de 300 livres au vicariat de Morignole. Archives du diocèse de Vintimiglia

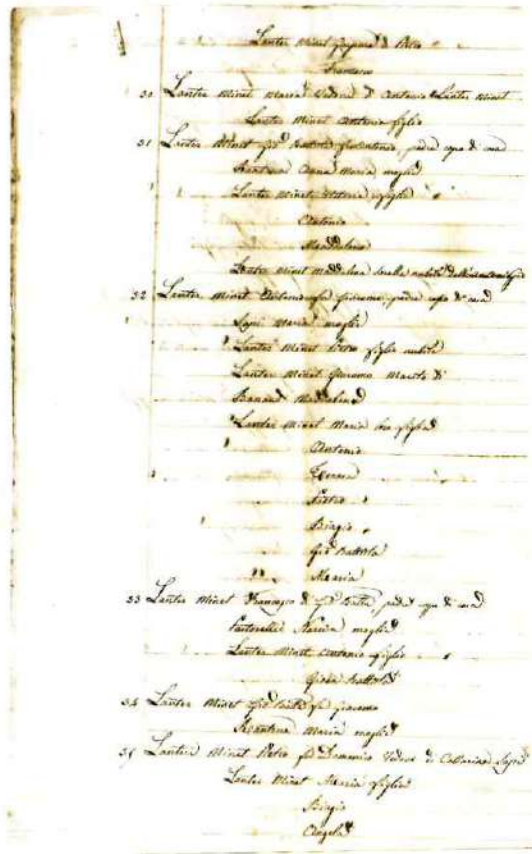
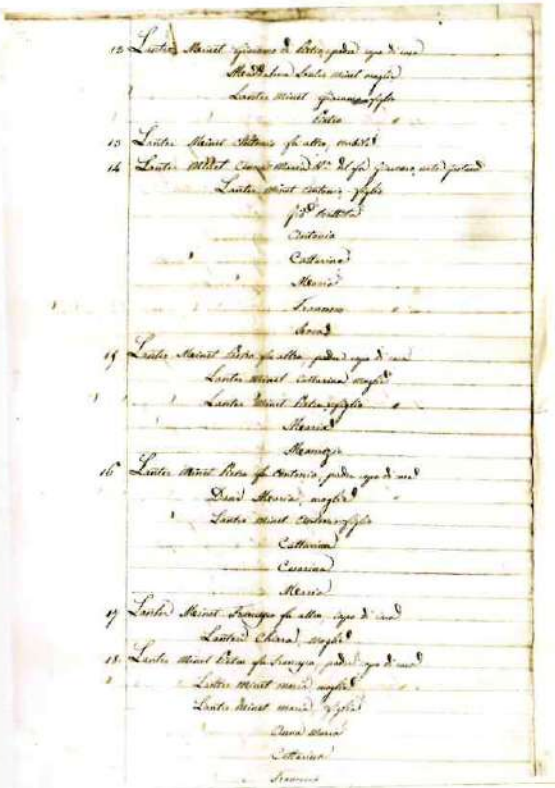


Don Alberti adressa au successeur de l'évêque Galvano, Mgr. Dominique Pierre Sola, une lettre où il l'informait précisément de la situation et des réclamations qu'il avait à formuler. Il lui expliqua la construction de l'église en 1828, en décrivant sa structure et l'absence de clocher. « Les pierres et la chaux sont prêts, il ne manque plus qu'une cloche d'au moins neuf rubs. Les vitres sont remplacées par du papier. Le sol de terre battue est irrégulier, mais il est en partie carrelé de malons de diverses couleurs. Il n'y a qu'un seul autel, derrière lequel une niche abrite le saint patron. »

Le village de Morignole à la fin du XIX^{ème} siècle, tel que le connut Don Antonio Alberti qui en fut le curé. On aperçoit l'église sur la gauche. Collection Armand OLIVIERO

Ci-contre et ci-dessous : deux pages de l'« état des âmes » de Morignole, établi le 26 juin 1853 par Don Antonio Alberti. Les Lanteri-Minet prédominent, mais la plupart sont encore orthographiés « Lanter » à cette époque. Archives du diocèse de Ventimiglia

En bas à droite : ce dessin schématique du territoire de Morignole était joint à la demande de création d'un vicariat annexe de la paroisse de La Brigue. Archives du diocèse de Ventimiglia



Quelques années plus tard, Don Antonio Alberti resta prêtre de la commune de La Brigue, mais il fut nommé au-delà des crêtes, dans les lointains hameaux qui forment de nos jours la commune de Briga-Alta. Il resta dix-sept ans à Carnino, puis quatre ans à Piaggia, revint à nouveau à Carnino puis enfin à Upega.

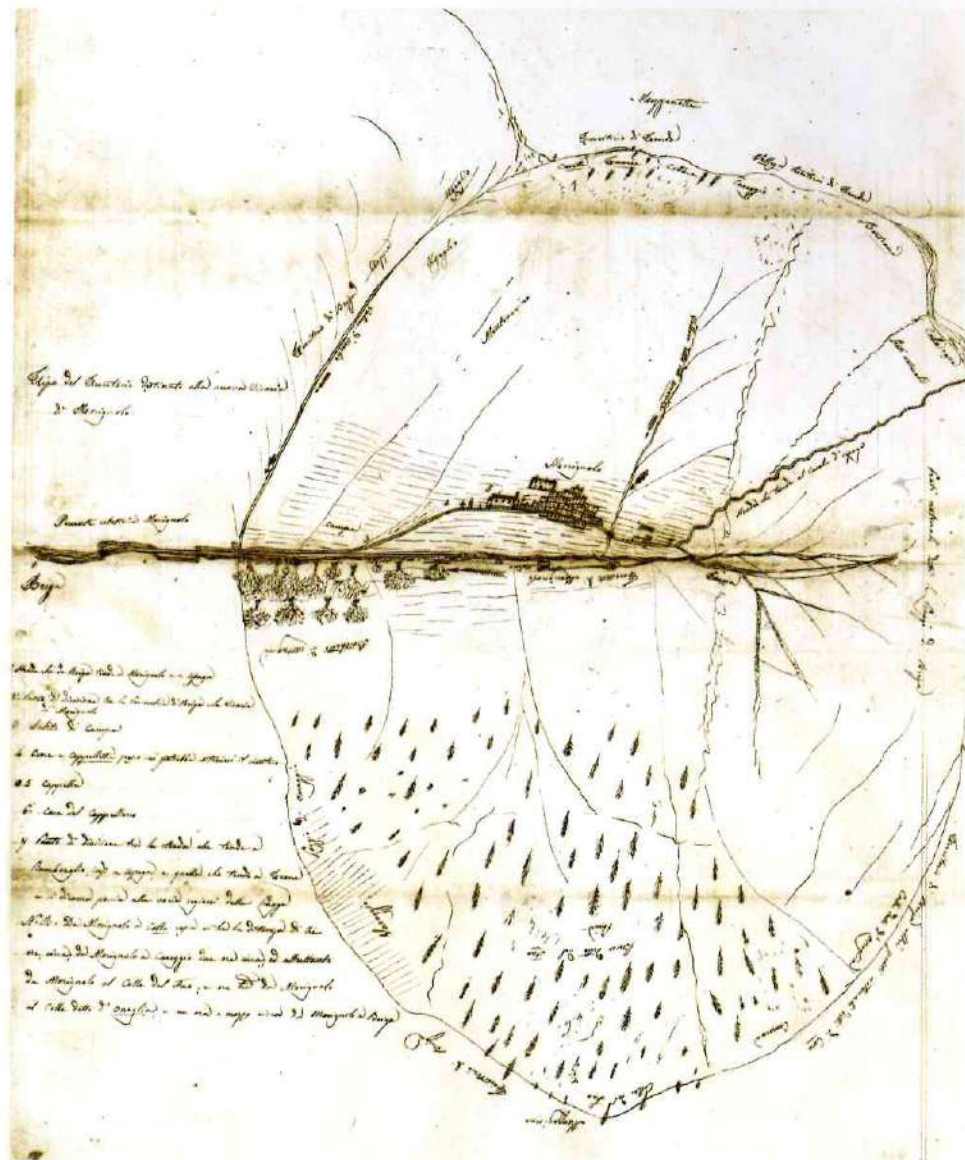
Entre-temps, après le rattachement du Comté de Nice à la France en 1860, La Brigue et les autres villages passèrent au diocèse de Cuneo. Lorsque l'âge et la fatigue se firent sentir, Don Alberti se fit nommer économiste de Morignole, avec permission d'envoyer à sa place un remplaçant.

Le 29 novembre 1900, Don Alberti et Don Eduardo Pacchiaudi, originaire de Saorge, signèrent à La Brigue une convention privée ainsi libellée. « Les soussignés conviennent ce qui suit. Don Alberti, tout en conservant le titre de curé de Morignole, cède toutes les obligations et droits inhérents à sa cure à Don Pacchiaudi, qui accepte. En même temps, Don Pacchiaudi cède tous les droits se rapportant à l'oratoire de l'Assomption et de St. Michel à Don Alberti. »

L'évêque de Cuneo, Mgr. D'Affra, accepta cette convention le 21 décembre suivant.

Par cette lettre, le curé s'efforce de convaincre l'évêque d'apporter des modifications pour la bonne administration de la paroisse et le bien des fidèles. Et il termine en indiquant : « Je tiens prêts les livres que le concile de Trente a prescrit pour chaque vicariat. J'ai rédigé l'état des âmes (recensement des paroissiens) que je vous envoie ; vous y verrez que les habitants sont au nombre de 256. » Cet état des âmes, établi le 26 juin 1853, est un précieux témoignage sur la population de Morignole vers le milieu du XIX^{ème} siècle. Nous en avons déjà donné le détail dans le HP n° 41. On y recense 256 habitants, répartis en 45 « feux » ou groupes familiaux. Parmi ceux-ci, il est intéressant de noter les patronymes les plus répandus. On trouve ainsi 30 Lanteri-Minet, 4 Rantrua, 3 Alberti, 3 Lanteri-Massa, 1 Lanteri-Barascio, 1 Banaudi, 1 Barucchi, 1 Beghelli et 1 Boeri.

Le peu de variété des prénoms ne devait pas faciliter l'identification des personnes portant le même patronyme. C'est ainsi que l'on dénombre pas moins de sept Lanteri-Minet Antonio, que l'on s'efforce de distinguer en indiquant le prénom de leur père : il y a ainsi un fils d'Andrea, un fils de Giuseppe, un fils d'un autre Antonio, mais aussi deux fils de Francesco et deux fils de Giacomo. Cette double homonymie ne pouvait être départagée que par le traditionnel « stranome » (surnom), attribué à la plupart des lignées familiales brigasques...



Le dernier fermier du hameau tendasque de CANARESSE

Céline MOSCONI SAVI

Dans le HP n° 73, Madame Céline MOSCONI, née SAVI, nous avait fait profiter, par l'intermédiaire de notre collaborateur Armand OLIVIERO, de ses souvenirs sur la destinée peu commune de sa grand-tante Pascualina SASSI, née à Canarresse et qui voyagea sous des latitudes lointaines, des Indes aux Etats-Unis. Aujourd'hui, elle évoque son oncle Pascualin MARTINI qui maintient avec beaucoup de mérite une activité agricole dans ce beau hameau méconnu de la commune de Tende.



Ci-contre à gauche : le hameau des Cae Sutane de Canarresse, avec les vaches de la famille Martini.



Aux Cae Sutane de Canarresse, en août 1952, Angelina lave le linge dans le torrent du Consciente. Sa fille Rina est sur la passerelle.

Ensemble des photos famille MARTINI SAVI

Sur les hauteurs de Viévola, il était une fois Canarresse, un hameau formé de deux groupes d'habitations : les *Cae Surane* (les maisons d'en haut) et les *Cae Sutane* (les maisons d'en bas). J'y suis née en juillet 1943, mais mon père meurt en septembre 1944, fusillé sur un rocher par les Allemands, laissant ma mère veuve à 22 ans. Mes souvenirs de petite fille remontent donc aux années 1950, avant j'ai entendu raconter... Cette campagne était alors peuplée par une vingtaine de familles, il y avait un four commun et une petite chapelle. Il y avait entre autres les familles Banaudo, Sassi (*Michée d'ar Sone*), les Vallauri et les Botta, originaires du Piémont, et la grande-famille de mes grands-parents : *Pietrin d'ar Bocia* et *Angelina de Beghin*.

Entre 1920 et 1934 naquirent leurs cinq enfants : ma mère, née en 1922, est la deuxième, et Pascal le dernier, né en 1934. *Pascualin*, pour moi *Zio Lino*, a été pour moi un grand frère. Intelligent et plein de bonne volonté, il aurait pu étudier un peu plus, mais à la ferme il y avait besoin de bras. Le travail était dur, tout se faisait à la main et l'on s'éclairait à la lampe à huile ou à carbure. Les provisions arrivaient à dos de mulet ou sur la charette jusqu'à Viévola. En hiver, Pascal partait dans le haut-pays niçois au service des bergers, notamment la famille Guido *Talalèn* de Tende. Les saisons se suivaient, c'étaient la traite des troupeaux, le labour, les semailles, la moisson et le battage sur l'aire avec le *rùbatu*, le gros rouleau tiré par un mulet.

Lorsqu'arrive le temps du service militaire, Pascal est appelé à servir en Allemagne. Mais à cette époque les événements se précipitent : il doit partir au canal de Suez, puis en Algérie et restera trente mois sous les drapeaux. Malgré tout, nous restons en contact. Les écrits de mon oncle et les petits cadeaux qu'il rapporte de ces pays lointains me restent en mémoire.



Ci-contre à droite : Pascal Martini et José Guido à la fête de la St. Eloi de juillet 1952 à Tende.

Après avoir eu la tentation de rester à Alger, où M. Riberi, un Tendasque, lui propose de travailler pour lui, l'appel de la ferme est plus fort et Pascal revient à Canarresse. Fatigué et perturbé par tout ce qu'il a vu pendant cette guerre, il reste courageux et déterminé. Le permis de conduire poids lourds en poche, il n'aura plus à atteler la charette à Viévola. Il entreprend des travaux à la ferme, où une dynamo apporte enfin un peu de lumière. Le temps passe, les parents prennent de l'âge, les frères et sœurs se marient, mais le travail est toujours là. Plus de voyages avec son fidèle ami Charles Enrici, plus de sorties en chantant avec son frère Gusto et les conscrits du village...

Pascal tombe malade et Gusto le remplace à la ferme, pendant que Marie le soigne. Il guérit et lorsque ses parents partent tous les deux pour toujours en 1981 et 84, mémé Angelina fait promettre à sa fille Marie de s'occuper du « petit »...

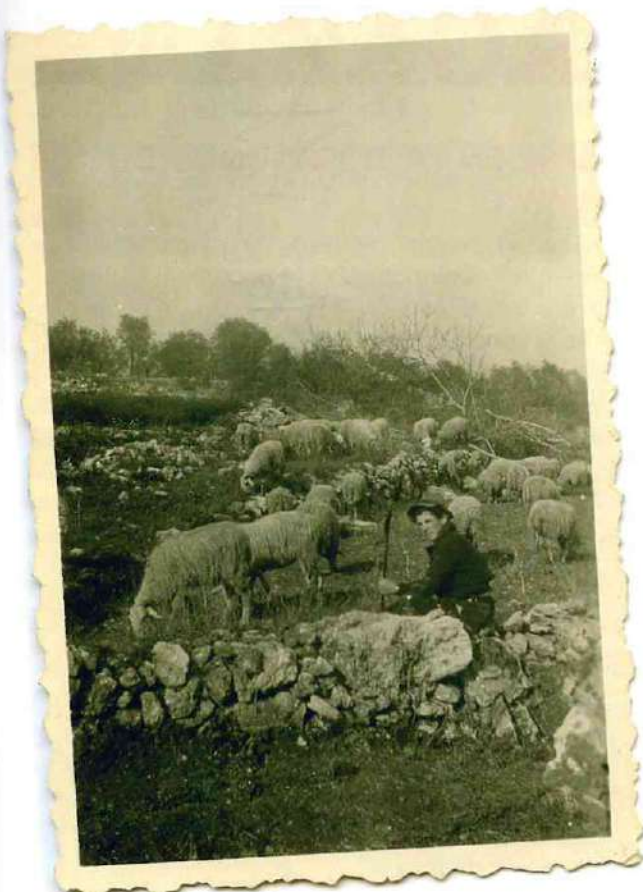
Quelques années plus tard, Marie ne se sent plus de rester à la campagne et part habiter à Tende, d'où elle continuera à s'occuper de son frère. Resté à Canarresse, *Pascualin* s'occupe d'une douzaine de vaches à l'étable, de la transformation du lait en fromage et de l'entretien d'une grande maison.

A gauche : Pascal garde les brebis sur la côte en mars 1953.

A droite : Pascal « fait les foins » avec son frère Gusto à Canarresse.

Ci-dessous à gauche : Pascal avec sa nièce Céline, auteur de cet article, ramassant le foin en 1962.

Ci-dessous : Pascal avec son chien en 1975.



Pas facile quand on est tout seul... Les bons amis le soutiennent, comme cette famille alsacienne propriétaire depuis longtemps aux *Cae Surane*, qui vient même le Jour de l'An lui tenir compagnie. Les années passent, tandis que Pascal s'occupe des bêtes, coupe le bois pour l'hiver, part chaque vendredi au village ou plus loin vendre ses fromages. Mais d'autres ennuis de santé arrivent : il faut arrêter de fumer et de boire du vin, le cher docteur Poli et le dévoué infirmier, M. Aviotti, sont formels.

Et voilà le rude hiver 2008-2009... La neige tombe en abondance, le paysage est féérique mais le hameau de Canarresse est isolé plusieurs semaines. Les fromages s'accumulent : il n'y a aucun client sur place et qui monterait là haut à pied ?

Dans ma salle à manger à Turin, je contemple une photo : c'est *Pascualin* dans sa cave à fromages. Ceux-ci sont rangés sur des étagères, prêts à être emballés dans un papier blanc marqué TB (très bon !). Ces fameuses tommes arrivent jusqu'à Turin dans une petite boutique de produits « bio ». Mais il y en a trop et les circuits de la commercialisation sont si compliqués. Etait-ce le dernier hiver du dernier fermier ?



Pascal Martini dans sa cave à fromages.

Ont collaboré à cette rubrique : Mmes. Annick AST, Michèle BENVENUTTI, Christine HENOU-MAILLART, Touraine MANDO, MM. Jean-Louis ANSALDO, José BANAUDO, Georges FAYE, Jean-Louis MEYTRAL et le Parc national du Mercantour.

UNE INTERCOMMUNALITE AVEC NICE ?

Nous avons évoqué à plusieurs reprises dans « Le Haut-Pays » la problématique de l'intercommunalité, notamment à la suite de l'incorporation forcée de Sospel au sein de la Communauté d'agglomération de la Riviera française (CARF) en 2002-03. Or, le président de ce dernier organisme vient de proposer sa réunion à la nouvelle Communauté urbaine Nice Côte d'Azur. Cette démarche suscite des opinions favorables mais aussi de franches oppositions parmi les élus concernés. Les communes de la Roya (Breil, Fontan, Saorge, La Brigue et Tende), qui n'appartiennent jusqu'ici à aucun groupement communal n'ont pas émis pour l'instant d'avis officiel sur la question.

DES PERTURBATIONS AU TUNNEL DE TENDE

En avril dernier, le tunnel routier du Col de Tende a été fermé plusieurs journées, d'abord à cause de la chute d'une pale d'un ventilateur extracteur de fumées, percutée par une voiture, puis par suite de la baisse du niveau d'eau dans les citernes qui alimentent la conduite destinée à la lutte contre les incendies dans la partie française de la galerie. Par ailleurs, en raison de l'enneigement exceptionnel, des avalanches ont dû être déclenchées préventivement à l'explosif jusqu'au mois de mai dans le secteur du col, afin de sécuriser l'entrée sud du tunnel routier. Ces nouvelles péripéties ont relancé l'intérêt de la population et des élus pour le lancement prochain des travaux d'un nouveau tunnel, en même temps que les craintes de voir celui-ci transformer la vallée en « couloir à camions ». Le débat sur ce thème sera certainement animé au cours des années à venir !

LA BIODIVERSITE DANS LE MERCANTOUR

◆ Le 5 juin 2009, un dernier lâcher de gypaètes a eu lieu dans le parc national du Mercantour, en présence du prince Albert II de Monaco et de Chantal Jouanno, secrétaire d'Etat à l'Ecologie. Cette opération vient clôturer le programme de réintroduction de ce grand rapace charognard dans les Alpes françaises, commencé en 1993.

◆ L'inventaire exhaustif des espèces animales et végétales sur le territoire des parcs du Mercantour et des Alpi Marittime, commencé en 2007, se poursuit cet été pour la troisième année consécutive, avec un retard causé par l'enneigement tardif.

◆ La capture d'un loup à des fins d'analyse scientifique a eu lieu le 13 juillet 2009 en Haute Tinée, sur la commune de St. Dalmas-le-Selvage. L'animal a été muni d'une balise GPS permettant son repérage par satellite pour suivre ses déplacements, et il a été ensuite relâché.

◆ En avril dernier, la chaîne télévisée TF1 a consacré dans le cadre du journal télévisé du soir un reportage au parc du Mercantour et à l'inventaire en cours sur la biodiversité. Un couple d'aigles royaux a été notamment filmé au dessus de Viévol et le garde-monteur Jean-Marie Cevasco interrogé.



Un bel exemple de la flore exceptionnelle du massif du Mercantour: ce lys martagon vu vers Le Mesce (commune de Tende). Photo Jean-Louis MEYTRAL

CASTILLON : MISE EN VALEUR D'UN VIADUC DE L'ANCIEN TRAMWAY

La ligne de tramway Menton - Sospel, même si elle n'a fonctionné que de 1912 à 1931, a fortement contribué au développement touristique de la vallée de la Bévéra, aussi reste-t-elle ancrée dans le patrimoine historique local. Après le spectaculaire viaduc du Caramel, réhabilité en 2004, celui de Chiarel, dans la haute vallée du Careï, vient de faire l'objet de travaux de mise en valeur. Une équipe formée du maire de Castillon, de membres du conseil municipal, d'habitants du village, de bénévoles de l'association Caramel et de scouts, a débroussaillé et nettoyé les abords du viaduc, repeint les garde-corps et préparé la future alimentation électrique. Celle-ci permettra de mettre en valeur ce bel ouvrage par un éclairage nocturne, comme pour son voisin du Caramel.

SOSPEL : RESTAURATION D'UNE CHAPELLE

La chapelle St. Joseph, construite en 1786 sur une propriété privée qui appartient au sénateur-maire de Nice Alfred Borriglione, vient d'être restaurée par les soins de la famille Orengo-Pavia qui en est propriétaire. Les travaux, qui ont bénéficié d'une participation du département et de la commune, permettront d'ouvrir cette chapelle au public chaque année lors des journées du patrimoine.

SOSPEL : LES « FORTS EN FETE »

Dans le cadre de la manifestation « Forts en fête » les 25 et 26 juillet, Sospel a mis à l'honneur son patrimoine fortifié. Au village se déroulaient une exposition intitulée « Gens de frontière » et une conférence de Pierre Emmanuel Klingbeil sur les batailles de Sospel, du XVIII^{ème} siècle à la seconde guerre mondiale. Sur le terrain, des randonnées étaient organisées pour visiter les forts St. Roch et du Barbonnet, ainsi que celui du Mont Agaisen plus rarement ouvert au public.

BREIL : 20^{ème} ANNIVERSAIRE DE LA CHORALE ROYA-BEVERA

La chorale de la Roya-Bévéra s'est produite à la chapelle St. Antoine-Ermite de Breil, en compagnie de la chorale italienne Altrove. Cette formation d'une vingtaine de membres de Breil, Saorge et Sospel a été créée il y a 20 ans dans le cadre de l'école départementale de musique, sous la direction de Madame Frédérique Py.

FONTAN : L'AVENIR DE L'USINE D'EMBOUEILLAGE D'EAU

L'avenir de cette usine qui n'a fonctionné que peu de temps a été évoqué en conseil municipal. La reprise de l'exploitation de l'eau de source ne pourrait être envisagée que pour l'exportation, car le taux de sulfate relevé est supérieur à celui autorisé en Europe. Une centrale électrique brûlant des copeaux de bois pourrait également être aménagée dans ces vastes locaux, couplée avec une fabrique de pellets et une scierie.

FONTAN : PROGRAMME DES ACTIVITES ET ANIMATIONS CULTURELLES

- ◆ 5 septembre : projection sur le parc du Mercantour, médiathèque.
- ◆ 6 septembre : course pédestre Fontan - Saorge.

- ◆ **12 septembre** : loto des Pitchouns de Fontan, cour de l'école.
- ◆ **13 septembre** : foire aux livres neufs, d'occasion et aux objets de collections, quai Auguste Rosso, tél. 04 98 81 52 03.
- ◆ **26 septembre** : soirée comté de Nice, dégustation de pan bagnat, brissauda et animation par le groupe Lo Cépon, cour de l'école.
- ◆ **10 octobre** : repas dansant des Pitchouns avec polenta, cour de l'école de Fontan, tél. 04 93 04 50 40 et 04 93 04 56 71.
- ◆ **24 octobre** : fête des chasseurs et des châtaignes à Berghe Inférieur, tél. 04 93 04 54 03.
- ◆ **26 octobre au 12 novembre** : exposition sur la guerre de 1914-1918 dans les Alpes-Maritimes, médiathèque de Fontan.
- ◆ **31 octobre** : fête des châtaignes, cour de l'école de Fontan.
- ◆ **13 décembre** : marché de Noël et inauguration de la « Vallée des Santons », qui exposera ses crèches jusqu'au 10 janvier 2010 dans tous les villages de la Roya, tél. 04 93 85 35 41 et 04 93 85 09 60.

SAORGE : MOBILISATION POUR LA POSTE

Les représentants des cinq communes de la Roya se sont réunis en avril dernier à Saorge avec les membres du collectif de défense du service postal, pour examiner les actions possibles suite à la décision de La Poste de réduire les horaires d'ouvertures, voire le nombre de bureaux. Dans les zones rurales, ceux-ci sont de plus remplacés par des agences ou des « points poste », dont les services rendus ne font pas l'unanimité auprès des utilisateurs de ce service public.

VALLEE DE LA ROYA : LES ACTIVITES CULTURELLES DE L'ETE

- ◆ L'artiste Touraine Mando, résidant à **Saorge**, a présenté une exposition de ses oeuvres photographiques sur le thème « Ombres et lumières » du 24 avril au 2 mai, à l'ancienne chapelle des Pénitents Noirs. Contact : 06 84 62 15 68.
- ◆ Le 7 juin dernier, les jardins du couvent de **Saorge** ont été ouverts au public dans le cadre de la manifestation nationale « Rendez-vous aux jardins ». Dans ces jardins étagés sur six terrasses sont cultivés des légumes, des fruits et des plantes aromatiques traditionnels de la région, destinés à la consommation des résidents de passage.
- ◆ A **La Brigue**, l'association Patrimoine et Traditions organise tout au long de l'été de nombreuses expositions et manifestations : en juin peintures et aquarelles de Dany Roucheux, en juillet photos sur les pompiers, aquarelles de Florence Schumpp-Tillot, peintures d'Alexandra Andrejko, photos de Magali Moscardo et peintures de Jacques Huttler, ainsi qu'un festival de danses et chants populaires. Au programme du mois d'août on note à partir du 1^{er} une exposition sur les 30 ans de la ligne Nice - Cuneo, du 1^{er} au 9 peintures de Christine Cornu, les 8 et 8 salon des éditeurs, du 10 au 16 peintures d'Alain Benedetto, du 17 au 23 photos de Vanina Cristofari, les 22 et 23 brocante pour un château, le 22 concert Terra Camina de chants et légendes du pays niçois et du 24 au 30 aquarelles de Sébastien Tisseyre. Contact : www.patrimoine-labrigue.org
- ◆ Fin juillet, Armand Oliviero a exposé à **La Brigue** une partie de sa collection de cartes, photos anciennes et objets sur le village. Certains visiteurs, qui ont reconnu des proches, ont ainsi pu aider à mettre un nom sur les personnages de ces scènes d'autrefois.
- ◆ Le peintre Jean-Georges Inca expose du 1^{er} au 23 août à la salle des fêtes de **La Brigue** ses oeuvres sur l'univers montagnard des « Hauts lieux du monde ». Contact : 06 15 76 56 59 ou www.jg-inca.com
- ◆ Du 22 août au 6 septembre, **La Brigue** rendra hommage à une famille d'artistes graveurs qui fréquente le village depuis bientôt soixante ans, les Maillart. La médaille de la ville sera décernée à Madame Suzanne Maillart-Rafine pour son centenaire, et ses oeuvres seront exposées avec celles de son beau-père, André Maillart (1886-1951), et de sa fille, Claude Maillart. Tous trois ont abondamment illustré La Brigue, Notre-Dame des Fontaines et la vallée des Merveilles dans leurs gravures. Contact : Mairie de La Brigue, 04 93 04 36 00.

◆ Depuis le 19 juin, le musée des Merveilles à **Tende** présente l'exposition « A l'aube des écritures », consacrée aux principaux sites de gravures ou peintures des Ages du Cuivre et du Bronze, en Europe et en Asie. Cette belle rétrospective permet de comparer de nombreux signes gravés, dont certains présentent d'étroites similitudes avec ceux du mont Bégo, prouvant que des peuples éloignés exprimaient les mêmes sentiments spirituels d'une manière assez similaire.

TENDE : PROMOTION DE LA CHATAIGNERAIE

L'association « Ar Carrugiu » de Granile a présenté en mars dernier une conférence sur la préservation et la valorisation de la châtaigneraie de la Roya qui, avec ses 260 hectares, est la plus vaste des Alpes-Maritimes mais aussi une des moins exploitées en raison de son morcellement et de la difficulté d'accès de nombreuses parcelles. L'exposé du président, M. Guy Massa, a été complété par l'intervention de M. Blanc qui a présenté l'exemple des actions entreprises avec succès dans la vallée de la Tinée. Contact : 04 93 04 62 32.

DEUX COLLABORATEURS A L'HONNEUR...

Nous avons appris avec plaisir que Madame **Michèle BENVENUTTI**, de La Brigue, a été élue membre du conseil d'administration de l'Union provençale et désignée déléguée pour le Comté de Nice. Elle a par ailleurs reçu l'Aigle de cristal de la ville de Nice pour son implication dans la vie associative.

Monsieur **Armand OLIVIERO**, de Tende, a reçu le diplôme du Lions Club de Menton pour ses collections sur la vallée de la Roya.

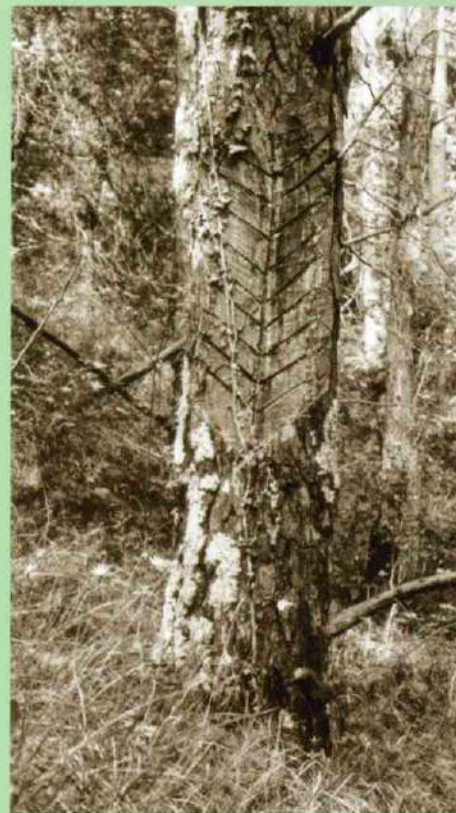


Photo ci-contre
Jean-Louis
ANSALDO

NOS LECTEURS NOUS ECRIVENT...

Monsieur Philippe FRANC, de Pertuis (Vaucluse) serait intéressé par des témoignages ou des photos sur la pratique ancienne du tressage des brins de lavande dans le pays niçois. S'adresser à Provence Lavandes, 119 avenue de la Liberté, 84120 Pertuis, tél. 04 90 09 09 56 ou pjfranc@aol.com

Monsieur Georges Marcel FAYE, de Saorge, nous envoie cette photo d'un pin qui se trouve sur le chemin de Malmort, au dessus de la vallée du Cayros. A une époque ancienne, cet arbre semble avoir été entaillé pour en extraire la résine. Un de nos lecteurs aurait-il des renseignements sur la pratique de cette activité dans la vallée de la Roya ?



RETOUR EN IMAGES

A STACADA 2009

TRADITION ANCESTRALE DU VILLAGE DE BREIL SUR ROYA,
LA STACADA SE DÉROULE TOUS LES 4 ANS.
CETTE ANNÉE RÉMY MASSÉGLIA A SUIVI CETTE RECONSTITUTION HISTORIQUE
POUR VOUS EN FAIRE OU REFAIRE VIVRE LES MEILLEURS MOMENTS.





PAGE 30 :

- Les 130 acteurs au moulin d'A Coupera
- Mathieu Morro joueur de fifre
- Les dragons, Sébastien et Alexandre Ipert capturent le notable Phillippe Maffei.

PAGE 31 :

- Le Jugement place Rousse
- Le cortège en route vers le jugement
- Les Turcs, Hervé et Thierry Benna
- Le Spaïeur Robert Vensan
- La mariée Elodie Rech et le seigneur Jean-Pierre Rey ouvrent le bal

Choisissez vos photos de La STACADA 2009 parmi 800 images de Remy Masségli. Rendez-vous dans les nouveaux bureaux de l'entreprise Lez'Art Création 5 bd Rouvier - 06540 Breil sur Roya 04 93 82 23 75 www.lezart-creation.com

LA PROCHAINE STACADA SE DÉROULERA EN JUILLET 2013

A paraître courant 2009 aux Editions du Cabri

Histoire de SAORGE et FONTAN

CHARLES BOTTON ET JEAN GABER

LES EDITIONS DU CABRI

HISTOIRE DE SAORGE ET FONTAN

Par Charles BOTTON et Jean GABER[†]

Dans la vallée de la Roya, nous connaissons tous Charles Botton. Historien local, passionné par son terroir, il a déjà publié deux importants ouvrages : en 1991 une magistrale étude sur la voie de communication du Col de Tende, en collaboration avec Michel Braun, et en 1996 sa remarquable « Histoire de Breil et des Breillois », toujours disponible en librairie.

Aujourd'hui, c'est l'histoire du village de son enfance, Saorge, et celle de son voisin Fontan, que Charles Botton a choisi de vous faire découvrir. Pour cela, associé au regretté Jean Gaber, il a rédigé un travail colossal qui donnera un ouvrage de plus de 350 pages, grand format 24 x 32 cm, relié et illustré par 500 documents de toutes les époques.

Ce livre paraîtra au mois de septembre 2009. Cependant, pour permettre à l'éditeur de décider de la quantité du tirage la plus judicieuse, nous vous proposons de réserver votre exemplaire dès à présent. Bien entendu, vous ne paierez la facture (49 Euros par livre) qu'à la réception de votre ouvrage.

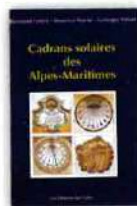
Réservez dès aujourd'hui
votre exemplaire !

Par téléphone au 04 93 04 46 91 - Par Email : info@cabri.fr
Par courrier : Les Editions du Cabri, 223 route de la Monta,
BP52, 06540 BREIL SUR ROYA

AUTRES OUVRAGES DES EDITIONS DU CABRI TOUJOURS DISPONIBLES



**Histoire de Breil
et des Breillois**
304 pages de grand format
24 x 32 cm, relié,
illustré par 350 photos.
Prix de vente : 45 €



**Cadres solaires
des Alpes-Maritimes**
336 pages de grand format 24 x 32 cm,
relié, illustré par 750 photos couleurs,
12 plans et une cinquantaine de dessins.
Prix de vente : 65 €
PROMO jusqu'au 31/12/09 : 39 €



**1939 - 1945 :
La guerre dans les
Alpes-Maritimes**
204 pages de grand format 24 x 32 cm,
relié, illustré par 500 photos d'époque.
Prix de vente : 45 €



Mémoire d'en haut
224 pages toutes en couleurs,
grand format 24 x 32 cm,
relié, illustré par 550 photos couleurs.
Prix de vente : 45 €



Berger d'en haut
144 pages toutes en couleurs,
grand format 24 x 32 cm, relié,
illustré par 254 photos couleurs.
Prix de vente : 39 €



**Orgues historiques
de la Roya - Bévéra**
208 pages de grand format 24 x 32 cm,
relié, illustré par 150 photos.
Prix de vente : 39 €